



**CHANSON**  
Louise Forestier présente  
son nouveau disque au National  
Page E 5



**CINÉMA**  
Comment dénoncer le faux Eldorado  
de l'Extrême-Arctique  
Page E 8

# CULTURE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Macbeth à l'opéra

## Sanguinaire épopée shakespearienne

Macbeth de Verdi, mis en scène par René Richard Cyr, prend l'affiche à l'Opéra de Montréal samedi prochain pour cinq représentations. Probabilité zéro de voir du rose nanane comme dans *Les Pécheurs de perles* ou de subir un livret crétoïde façon *Fanciulla del West*. À la bonne heure...

CHRISTOPHE HUSS

René Richard Cyr revient à l'opéra après son *Turn of the Screw* de Britten avec l'Atelier de l'Opéra et *Don Giovanni* dans la grande salle Wilfrid-Pelletier. Ce sera *Macbeth* de Verdi, une sorte de rêve pour celui qui se dit fasciné par la pièce de Shakespeare depuis son adolescence et considère que le rôle de lady Macbeth est l'Everest en matière théâtrale.

Notre metteur en scène partage cette passion avec Verdi, hanté par l'œuvre du dramaturge anglais et qui rêva toute sa vie de mettre en musique *Le Roi Lear*. *Macbeth* est son premier opéra d'après Shakespeare, bien avant *Otello* et *Falstaff*. Le compositeur harcela littéralement son librettiste Piave, lors de la genèse de l'opéra, en 1847. Il concentra une intrigue, déjà assez compacte, en éliminant des personnages secondaires. Chez Verdi, le roi Duncan, qui sera assassiné par Macbeth, ne fait que passer et ne chante pas.

Pour une reprise de *Macbeth* à Paris en 1865, Verdi a révisé la partition, et c'est cette version révisée que l'on présente habituellement. Afin de faire mourir Macbeth en scène dans son spectacle, l'Opéra de Montréal réintègrera cependant l'arioso final *Mal per me* de la version de 1847.

**La sanguinaire**

La trame de *Macbeth*, chez Verdi, est

la suivante. En Écosse, au Moyen Âge, Macbeth et son ami Banco, officiers de l'armée du roi d'Écosse, rencontrent des sorcières qui leur prédisent l'avenir. Elles voient Macbeth devenir

**«Ma lecture est plus sociale et politique que psychologique»**

— René Richard Cyr

sire de Cawdor puis roi. À Banco, elles prédisent qu'il sera le patriarche d'une dynastie désignée à régner.

Les sorcières parties, Macbeth apprend qu'il est nommé sire de Cawdor. La première prophétie se réalise donc. Il fait part de tout cela à sa femme. Celle-ci apprend que le roi Duncan doit séjourner dans son château. Elle pousse Macbeth à le tuer. Le couple infernal, mené par Madame, se rappelle ensuite de la prophétie concernant Ban-

co et décide de l'éliminer, ainsi que son fils. Le père meurt, le fils en réchappe.

En Écosse, Macbeth règne en tyran et commence à déraisonner. La résistance s'organise en dehors des frontières, autour de réfugiés, de Malcolm, le fils de Duncan, et de Macduff, un seigneur écossais, dont le couple régnant a fait raser son château et massacrer la famille.

À l'acte 3, Macbeth va consulter les sorcières, qui délivrent trois nouvelles prophéties. L'acte 4 met en parallèle les réfugiés, Macduff et Malcolm, qui vont tenter une percée vers le château de Macbeth à travers la forêt de Birnam, et le couple Macbeth, au sein duquel le roi est de plus en plus délirant et nihiliste et la reine, prise de crises de somnambulisme lors desquelles elle revit ses crimes. Elle en mourra, de même

que Macbeth, tué par Macduff, qui fait monter Malcolm sur le trône.

**Le muffin**

Les grandes représentations de *Macbeth* reposent toutes sur une lady Macbeth littéralement possédée. On citera Maria Callas et Shirley Verrett comme les deux cantatrices qui ont le plus marqué ce personnage au XX<sup>e</sup> siècle. René Richard Cyr désire symboliser le rôle-clé de la sanguinaire arriviste en la faisant entrer sur scène pendant l'ouverture. Lorsqu'on demande au metteur en scène quel est selon lui le profil de Macbeth face à sa femme, il répond: «C'est un pauvre muffin!» Mais le metteur en scène n'a pas voulu placer cette emprise sur un plan sexuel, même si, remarque-t-il, dans la plupart des mises en scène «on voit toujours le lit».

VOIR PAGE 2: MACBETH

DISQUE

## Mara Tremblay, telle quelle



Il y a dix ans, elle chantait *Tout nue avec toi*. Aujourd'hui, nue devant tous et d'abord face à elle-même, Mara Tremblay se montre sous toutes ses facettes. À prendre ou à laisser. On prend. Mieux, on embrasse.

SYLVAIN CORMIER

C'est le regard qu'on voit d'abord sur cette photo de pochette signée Valérie Jodoin-Keaton, où Mara Tremblay pose

nue. Ce regard franc, affirmé. Et puis on voit la tête. La tête haute. L'air de dire: me voici, c'est moi, entièrement moi, ma gueule, mon corps, me voilà telle quelle à presque quarante ans. Qui m'aime me suive.

«C'était ça, l'idée. Qu'on me voie. Vraiment. C'est moi telle que ma mère m'a mise au monde. Moi telle que je me suis faite, aussi.» Le jour de l'entrevue, jour de l'investiture d'Obama, ça fait très exactement un an que la mère de Mara est décédée. Longue maladie. Deux chansons de *Tu m'intimides*, son nouvel album, en sont tributaires.

D'un côté ou de l'autre est un hommage: «Et maintenant si je marche droit / Que mon cœur est fort et ma tête fière / C'est que tu as dessiné pour moi et mes enfants / Le portrait d'une femme libre.» *Plexus solaire* évoque «sa dernière semaine de vie» sur le mode métaphorique: «Le dernier tournoi se déroule en ville / Les bataillons dans le plexus solaire / Frappent, frappent.» «C'était vraiment ça, commente Mara tout doucement, de l'autre côté de la table de ma salle à manger. Elle était sûre que c'était la guerre et qu'elle se faisait attaquer par les Allemands. Je capotais.

Du gros délire. Mais un vrai combat.»

**Tout Mara**

La Mara de la photo, affrontant tout, sans paravent ni vêtements, c'est la Mara d'après la mort. «Je me sens forte et ça paraît. Ça été une année vraiment intense. J'ai perdu ma grand-mère deux mois après ma mère. J'ai déménagé, laissé mon chum. Je vais avoir quarante ans. Ça en fait vingt que je fais ce métier-là, dix de carrière solo. Mon plus jeune entre au primaire, mon plus vieux

VOIR PAGE 4: MARA

# CULTURE

## Star en délit de faciès



ODILE TREMBLAY

**M**e voici de retour des Rendez-vous d'Unifrance, foire aux interviews avec les artisans du cinéma français. On regarde les films avant d'interroger acteurs et cinéastes. Tous ces univers se suivent, se percutent, vrai condensé de cinéma hexagonal et mosaïque de sensibilités différentes. Mais ça permet aux critiques de prendre le pouls de la production française à venir, et on se laisse aspirer par le vertige de ces rencontres-là.

Lundi dernier, Jamel Debbouze s'est pointé pour le film *Parlez-moi de la pluie* d'Agnès Jaoui. Je l'ai vu surgir en fin de journée, avec le nom d'Obama à la bouche, fou de joie, confus, gesticulant: «Obama a prouvé qu'on pouvait être noir et intelligent, criait-il d'excitation. Son arrivée va tout changer... Grâce à lui, les gens n'auront plus d'a priori sur les Noirs...» Il disait «les Noirs», ajoutait mentalement les Maghrébins, les jaunes, la palette des hors-souche qui colorent le panorama occidental.

C'est beau, l'espoir. On n'ose l'abimer avec ses doutes... Va pour la révolution Obama! Offrant en aparté une pensée compatissante au nouveau président américain qui suscite tant d'attentes sur la planète. Condamné à décevoir, forcément, malgré sa poigne et son charisme... Les multinationales sont tellement puissantes... Mais l'heure était à la fête, et Jamel Debbouze était si confiant...

Drôle d'oiseau que cet humoriste français aux racines marocaines. On lui donne du «monsieur»; il sursaute. «Pas habitué au terme «monsieur», confesse Jamel Debbouze. Pourtant, tout le monde déroule le tapis rouge pour lui, là-bas. Vedette des *one man shows* comiques, enchaî-

nant les rôles au cinéma (entre autres dans *Indigènes* et *Astérix, mission Cléopâtre*), producteur à ses heures, sa vie privée passée au crible, ses pas de travers aussi. Il gère même son propre théâtre à Paris depuis avril dernier, le Comedy Club. Superstar, mais l'œil toujours humide, la mini-silhouette demeurée malingre, en trépidation perpétuelle. Ses phrases se télescopent. Pour un peu, on lui prescrirait du Ritalin...

Aimé, admiré, riche, célèbre, influent, controversé, modèle pour les enfants de la diversité, engagé dans toutes sortes de causes, dont la plus récente, Un avion pour Gaza, se propose d'aider les victimes palestiniennes des tirs d'Israël.

Il se voit comme un enfant gâté. «Je n'ai pas connu la galère des castings. J'ai commencé dans le métier parce que je voulais rire et manger.» Tout a roulé pour lui depuis ses débuts d'humoriste à Radio Nova, puis de la radio à la télé, de la télé à la scène, de la scène au cinéma.

Avec son ami Zidane, Jamel Debbouze se définit comme l'Arabe le plus célèbre de France. Sauf que ce type-là a subi tellement de vexations dans une vie antérieure que la gloire semble n'avoir aucune prise sur le noyau dur de sa personnalité. On dirait que son statut de star s'est superposé à lui, sans l'atteindre en profondeur. Demeuré contre vents et marées le petit beur à la dégaine de clown, qui subit des attaques racistes, se révolte un jour et pas le lendemain, subit, explose, en prend plein la tronche. «À 15 ans, j'avais la rage et je ne savais pas pourquoi», dit Jamel. Mais il devait bien le savoir un peu...

De fait, il s'exprime au «nous», porte-parole de ses frères humiliés et offensés. «On est étrangers dans notre propre pays, la France.» Vous lui parlez cinéma, il enchaîne sur la vie, tout court.

Derrière le nez retroussé et le bras atrophié se profile son passé: la naissance à Paris, l'enfance un temps à Casablanca, puis le retour en France à Trappes, en Yvelines, la faim, le huissier toujours aux trousses de la famille. Et cet accident de train à 13 ans qui a paralysé son bras droit et fauché la vie d'un de ses amis. Jamel avait été poursuivi pour homicide involontaire à l'époque,



REUTERS

Jamel Debbouze s'emporte surtout contre «le racisme ordinaire».

puis acquitté par manque de preuves. Une adolescence de grosse galère...

Aujourd'hui, il s'emporte surtout contre «le racisme ordinaire», trop souvent victime du délit de faciès maghrébin dans le gai Paris. «Le racisme frontal à la Le Pen, on le voit arriver de loin. Mais l'humiliation quotidienne qui se balade dans les mêmes habits que vous, c'est la pire.» Il dénonce la condescendance, la violence des Blancs, selon qu'on le reconnaisse ou pas. «Aujourd'hui, la précarité n'a plus de visage, le racisme non plus. Tout le monde se ressemble et les repères sont flous. Faut taper dans les mâchoires.»

Il parle des flics qui l'arrêtent à tout bout de champ. À l'entendre, ça se passerait plusieurs fois par semaine, malgré sa célébrité. Exagère-t-il? Mystère! Le passé et le présent s'embrouillent dans sa tête... On a peine à les départager.

Jamel Debbouze dit vouloir fonder le Musée international de la connerie. Vaste programme! comme dirait de Gaulle. Une intention à vue de nez sérieuse, si cela se peut. Il alignerait des phrases de Bush. Raël y évoquerait ses rencontres du 3<sup>e</sup> type et Paco Rabane, ses alertes de fin du monde.

Je lui aurais bien tendu mon sac de suggestions pour son musée, mais il était en train de filer, reparlant d'Obama, son héros qui ne transformerait peut-être pas le monde, tout en lui ayant permis d'avancer. Quand les héros changent de couleur, tout un mouvement se met en marche forcée, mais en marche tout de même. Et ça, Jamel Debbouze, star en délit de faciès, le comprend bien mieux que nous.

otremblay@ledevoir.com

## MACBETH

SUITE DE LA PAGE E 1

Pas non plus question, pour lui, de se colliner avec la théorie de Freud (*Einige Charaktertypen aus der psychoanalyti-*

*schen Arbeit*, 1916), selon laquelle lady Macbeth et Macbeth sont, en miroir, une seule et même entité et que leurs actions, des meurtres de pères, résultent en premier lieu

d'une frustration obsessionnelle liée à leur infertilité et à l'impossibilité d'avoir une vraie pérennité en engendrant une descendance.

René Richard Cyr, en entretien avec *Le Devoir*, déclare vouloir «mettre la soif de pouvoir à l'avant-scène», ajoutant: «Ma lecture est plus sociale et politique que psychologique.» Il a longtemps pensé à une transposition dans la Roumanie de Ceausescu, animé par sa vision des images d'Elena Ceausescu, vindicative jusque dans ses derniers instants, aux

côtés du «Danube de la pensée» (son mari), nettement plus résigné. Il a finalement choisi un univers plus intemporel («cela ne se passera pas dans l'Écosse du Moyen Âge», dit-il), un univers où toutefois, lors du banquet du second acte, «on trinquera à la vodka russe plus qu'au champagne».

La présence des sorcières et celle du peuple, qui chante sa patrie opprimée et retourne la situation au 4<sup>e</sup> acte, représentent assurément deux défis de mise en scène. Pour les sorcières, le metteur en scène

nous promet qu'elles ne seront «ni des ménagères comme au *Met* ni des sorcières». Même s'il reste sibyllin à ce sujet, on sent le potentiel d'une lecture assez sexualisée de ces personnages étranges. Quant au chœur, l'enjeu est, à travers lui, «de faire vivre un pays sous la coupe de ces tyrans».

On sent que René Richard Cyr est plus à l'aise dans cet univers musical que dans celui de *Don Giovanni* de Mozart et il se réjouit que les concepts aient captivé les partenaires australiens de l'OdeM.

Pour défendre Verdi et ce concept scénique, l'OdeM a engagé John Fanning et Michele Capalbo pour incarner le couple infernal. Fanning débu-

te dans ce rôle, alors que Capalbo l'a chanté au Dayton Opera il y a un an. Le spectacle sera dirigé par Stephen Lord, l'ancien directeur musical du Boston Lyric Opera.

Le Devoir

### MACBETH

Opéra en quatre actes de Giuseppe Verdi, sur un livret de Francesco Maria Piave d'après Shakespeare. Avec John Fanning (Macbeth), Michele Capalbo (lady Macbeth), Roger Honeywell (Macduff), Brian MacIntosh (Banco), Orchestre symphonique de Montréal, dir.: Stephen Lord. Mise en scène: René Richard Cyr. Salle Wilfrid-Pelletier, les 31 janvier, 4, 7, 9 et 12 février à 20h.

VOIR VENEZ  
**CONSERVATOIRE**  
d'art dramatique de Montréal  
www.conservatoire.gouv.qc.ca

**VIE ET MORT DU ROI BOITEUX**  
du 23 au 31 janvier, à 20h (relâche les 25, 26 et 27)  
25 et 31 janvier à 15h  
Adaptation et mise en scène de Michel Monty

Théâtre du Conservatoire  
4750, avenue Henri-Julien  
Entrée libre / laissez-passer obligatoires  
514 873-4283

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

«KISS BILL explore avec bonheur les possibilités d'échanges entre des démarches artistiques si différentes en un mélange équilibré de poésie, d'énergie et de rire. [...] Le dialogue proposé entre les univers de la metteuse en scène Paula de Vasconcelos et du réalisateur Quentin Tarantino passe la rampe grâce à la présence extraordinaire de la danseuse Natalie Zoey Gauld et à la solide dose d'humour qu'insufflent à l'ensemble interprètes et concepteurs. [...] on se surprend à laisser de côté ce qui nous restait de cynisme afin de recevoir nous aussi le baiser libérateur.»  
Alexandre Cadieux, *Le Devoir*

«Tout repose sur le rythme et la chimie dans cette pièce dotée d'une irrésistible trame sonore, dans laquelle les partitions "parlées" alternent avec des chorégraphies. [...] une riposte chaude, féconde et florissante à l'univers froid et violent du réalisateur de *Pulp Fiction*.»  
Sylvie St-Jacques, *La Presse*

«... des chorégraphies organiques et touchantes... de Vasconcelos offre un show qui apaise ce perpétuel combat entre le cœur et l'esprit...»  
Marie-Eve Corbett, *ICI*

«KISS BILL's impeccable Hollywood logic turns Tarantino's satire on violence on its head. [...] the pace is faster, the dancing more vigorous, the humour more evident. It's her most purely entertaining work in years.»  
Victor Swoboda, *The Gazette*

«... mes yeux étaient rivés sur Natalie Zoey Gauld... La bataille entre Sylvie Moreau et Alexandre Goyette vaut à elle seule le déplacement... une scénographie hallucinante...»  
Louise Forestier, *Radio-Canada*

PIGEONS INTERNATIONAL  
**KISS BILL**  
2<sup>e</sup> édition

Mise en scène et chorégraphies Paula de VASCONCELOS  
Scénographie Raymond Marius BOUCHER Paula de VASCONCELOS  
Costumes Anne-Marie VEEVAETE Paula de VASCONCELOS  
Éclairages Michel BEAULIEU  
Textes Les interprètes Evelyne DE LA CHENELIÈRE  
Avec Kleber CANDIDO Natalie Zoey GAULD Alexandre GOYETTE Sylvie MOREAU Laurence RAMSAY David RANCOURT Edward TOLEDO

**USINE**  
Du 4 au 14 février à 20h00  
1345, rue Lalonde, réservations 514 521-4493

Seulement 9 représentations!

« LE JEU AUDACIEUX DE LOUISE MARLEAU VAUT À LUI SEUL UNE VISITE À ESPACE LIBRE. »  
La Presse

« UNE TELLE ÉGÉANCE, UNE TELLE SUBLIMITÉ. SUPERBE, ROYALE, SENSUELLE. »  
Désautels, Première chaîne SRC

« ON RETIENDRA L'ÉTRANGE CHIMIE ENTRE CETTE FEMME EN PLEINE POSSESSION DE SES MOYENS ET CET HOMME COQUIN DANS LE SILENCE. »  
Radio-Canada.ca

**MIMOBUS**  
Le corps | le théâtre  
DONNE À VOIR

la femme française et les étoiles

du 13 janvier au 7 février 2009, 20 heures  
samedi 7 février, 18 heures jeudi leve-tôt, 19 heures suivi d'une discussion avec les artistes

UN DIALOGUE ENTRE LE CORPS AU MASCULIN ET LA VOIX HUMAINE AU FÉMININ.  
Texte Louis Aragon Mimographie et maîtrise d'œuvre Jean Asselin et Marie Lefebvre Avec Louise Marleau et Pau Bachero Scénographie Geoffrey Levino Éclairages Mathieu Marcil Costumes et accessoires Sharon Scott Bande-son Yves Daoust

billetterie 514.521.4191  
1945, rue Fullum, © Frontenac www.mimobus.qc.ca www.espacelibre.qc.ca

Québec Montréal LE DEVOIR

**LECTURES PUBLIQUES ITINÉRANTES DU CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES (CEAD)**

Lundi 26 janvier à 20 h  
Espace Go  
4890, boul. Saint-Laurent, métro Laurier

**ÉVARISTE GALOIS CONTRE LE TEMPS** de Geneviève Billette  
DANS UNE MISE EN LECTURE D'Alice Ronfard AVEC Dany Boudreau, Anne-Marie Levasseur, Benoît McGinnis, Ève Pressault, Paul Savoie, Mani Soleymanlou, Yves Soutière, Monique Spaziani  
Paris, 1832. Évariste Galois, jeune génie mathématicien et ardent militant politique, termine une peine d'emprisonnement et se consacre avec urgence à son traité d'algèbre.

Lundi 2 février à 20 h  
Théâtre d'Aujourd'hui  
3900, rue St-Denis, métro Sherbrooke

**LA LISTE** de Jennifer Tremblay, Prix du Gouverneur général théâtre 2008, UNE MISE EN LECTURE DE Marie-Thérèse Fortin AVEC Sylvie Drapeau  
Dans sa folie de dresser des listes, obnubilée par l'épreuve de sa propre maternité, une femme a omis d'accomplir la tâche qui aurait pu sauver la vie de sa voisine.

**AUSSI À VENIR :**  
Lundi 2 mars à 19 h  
Espace Libre  
MISES EN LECTURE DE **LA LUMIÈRE BLEUE** de Mieko Ouchi, TRADUCTION DE Michel Ouellette ET DE **SUBSTITUTION** d'Anton Dudley, TRADUCTION DE Nathalie Boisvert

Lundi 9 mars à 20 h  
Théâtre Jean-Duceppe  
**L'ESPÉRANCE DE VIE DES ÉOLIENNES** de Sébastien Harrisson

Lundi 23 mars à 20 h, Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal  
EN COLLABORATION AVEC LE Théâtre de Quat'Sous  
**DISPARITIONS** de Sarah Berthiaume

**CEAD**  
Lectures suivies d'une rencontre avec l'auteur et les artistes  
Entrée libre.  
Réservation : 514 288-3384, p221 ou cead@cead.qc.ca  
www.cead.qc.ca

Québec Montréal

CULTURE

THÉÂTRE

Tenir coûte que coûte

Denis Marleau revient à l'Espace Go avec un texte percutant du dramaturge béninois José Pliya

MICHEL BÉLAIR

Denis Marleau pratique l'Espace Go avec assiduité depuis quelques années. Rappelons qu'il y est un peu forcé puisque sa compagnie, Ubu, est toujours aussi itinérante depuis sa fondation en 1982 (vous avez bien lu!), et que, oui, Go est une des salles où l'on voit le plus souvent ses spectacles. Récemment, on a pu y applaudir l'intégrale de ses *Fantasmagories technologiques*, *La Fin de Casanova* de Marina Tsvetaeva et *Ce qui meurt en dernier* de Normand Chaurette, il y a à peine un an. C'est pourtant dans le cadre du FTA, et plus précisément dans la grande salle de l'Usine C, qu'il nous introduisait en 2005 au monde complexe du dramaturge béninois José Pliya avec *Nous étions assis sur le rivage du monde*, une fresque à deux personnages racontant, l'air de rien, des siècles de soumissions et de révoltes entremêlées. Avec cette inoubliable plage de sable comme seul décor. Mmmmmmm...

Les racines de la guerre

Nous n'en sommes toutefois plus là. Et voici qu'après une tournée d'une vingtaine de représentations en France et en Belgique, le tandem Marleau-Pliya nous revient à l'Espace Go avec la pièce la plus jouée du dramaturge maintenant traduit et monté dans une dizaine de langues: *Le Complexe de Thénardier*. C'est un texte terrible opposant deux femmes dans une relation dominant-dominée: Christiane Pasquier d'un côté, la jeune comédienne belge Muriel Langlois de l'autre. Au beau milieu d'un après-midi polaire, quelque part il y a une dizaine de jours, dans le confort du petit café de l'Espace Go, Marleau et Pasquier se sont amusés à creuser avec nous cet étrange affrontement.

Mais d'abord, pourquoi «Thénardier»? C'est quoi, c'est qui le complexe de Thénardier? Leur ai-je demandé, pas même gêné alors que... «Ça renvoie directement aux *Misérables* de Victor Hugo, répond Marleau sans broncher. *Thénardier, c'est le nom du couple qui retient la petite Cossette et qui la traite comme une esclave. C'est d'ailleurs un peu ce qui se passe ici.*» Oups. Bien sûr. Cossette... Mais Christiane Pasquier a pris la parole à son tour. Tendue comme une corde de violoncelle à quelques jours de la première — et malgré l'accueil phénoménal qu'on lui a fait en Europe —, elle insiste justement sur l'«ici» de la pièce, qui est fort lourd... «Ici», il y a eu une guerre, n'importe laquelle,



Denis Marleau et Christiane Pasquier. Pour Marleau, le texte du *Complexe de Thénardier* est d'«apparence lisse», mais il cache de la souffrance et de l'émotion pure à travers des duels de mots douloureux.

insupportable comme elles le sont toutes, mais avec, en plus, un génocide à la clé. Une guerre qui est en même temps toutes les guerres et dont on ne sait d'ailleurs pas jusqu'à quel point elle est vraiment terminée. Une des deux femmes, Pasquier justement, qui joue Madame, a sauvé la vie de l'autre, Vido (Muriel Langlois), en l'accueillant chez elle. Le metteur en scène explique que, lorsque la survivante veut, beaucoup plus tard, quitter la maison et la relation maîtresse-esclave dans laquelle elle se sent de plus en plus prisonnière, l'affrontement éclate. Et ça y est: c'est le drame complet. Chacune campe sur ses positions, décidée à s'y tenir, coûte que coûte. Tout devient question de vie ou de mort. A nouveau. Il poursuit en précisant que Pliya a réussi à gommer tous les repères géographiques: on peut être n'importe où sur la planète. En Afrique, oui, mais aussi en Asie, en Amérique du Sud, en Russie ou dans les Carpates, partout où il y a eu,

partout où il y a encore des conflits fratricides. «Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est la relation entre les deux femmes. Comment peut-on ne pas ressentir et accepter l'égalité de l'autre? Comment tout cela peut-il s'inscrire dans une vraie relation faite d'attachements sincères tout autant que de douleurs ordinaires? Et surtout, comment ce rapport particulier prend forme sur scène dans le moindre petit mot, le moindre petit geste inscrit dans les plus petits «détails» de la vie.» C'est lui ou Pasquier peut-être qui souligne à quel point reposent là, dans cette incompréhensible barrière dressée devant l'autre, les racines mêmes de toutes les guerres.

Alchimie foudroyante

Chacun y va alors d'un commentaire sur la complexité de cette «pression du monde» que Pliya place en filigrane tout au long de son texte. Cette pression qui contribue du moins — sans

verser dans les discours sociologiques ou les slogans idéologiques — à expliquer un peu la relation entre les deux femmes. Denis Marleau parle de «l'apparence lisse» du texte derrière laquelle se cachent des duels de mots douloureux et surtout «l'incapacité à nommer l'amour». A un moment, il emploie même le mot «bombe» pour décrire la pièce tout en insistant sur la précision presque clinique de la langue de Pliya et son analyse étonnante des rapports humains.

C'est que, dans le texte déjà, tissée bien serrée, la vie comme la position des deux femmes sont solidement campées. Sans compter la pression du vrai monde, là tout juste derrière la porte, toujours menaçant, meurtrier. C'est cela aussi, dira Christiane Pasquier, qui explique que son personnage ne «sent pas» qu'elle se trompe et qu'«elle ne se rend pas compte de ce qu'elle fait. Comme si les frontières entre les modes de vie étaient aussi présentes que celles entre les pays».

Comme l'on connaît bien les incandescences exceptionnelles de la comédienne, on devine que la production fait bien sentir ce blocage tout comme le glissement progressif vers l'affrontement et la folie dont parle aussi le metteur en scène. C'est du moins ce lien très précis entre la mise en scène, le texte et le jeu des comédiennes qui a séduit la presse européenne: un journaliste parisien parle même d'une «alchimie foudroyante» ([www.espacego.com/complexe\\_de\\_thenardier.php](http://www.espacego.com/complexe_de_thenardier.php)). José Pliya, lui, a plutôt été surpris, «bouleversé même», dit Marleau, par la violence contenue du texte» rendue par l'incandescence — on l'a dit, mais c'est probablement le mot qui lui convient le plus — de Christiane Pasquier. Pas étonnant d'ailleurs qu'en fin d'entrevue le metteur en scène tienne à préciser que la complexité et la relation privilégiée entre lui et la comédienne se poursuivra dans une autre collaboration... sur laquelle ils n'ont pas voulu donner plus de détails encore.

D'ici là, il reste à plonger dans l'atmosphère tout aussi étrange que dérangeante du *Complexe de Thénardier*.

Le Devoir

LE COMPLEXE DE THÉNARDIER

Texte de José Pliya mis en scène par Denis Marleau. Avec Christiane Pasquier et Muriel Langlois. Une production d'Ubu présentée à l'Espace Go jusqu'au 14 février.

Le Théâtre de La Manufacture présente

# Le Pillowman

Du 13 janvier au 21 février 2009

De Martin McDonagh Texte en scène Denis Bernard Traduction Fanny Britt

avec Antoine Bertrand, Frédéric Blanchette, David Bourin, Daniel Gadouss et Marie-Eve Nilot

5 supplémentaires  
24 janvier, 31 janvier, 7 février, 14 février, 21 février - 15 h 00

Le *Pillowman* célèbre la puissance de la création, de la fiction. Celle que nous offre Martin McDonagh est d'une force indéniable.  
M. Labrecque, Le Devoir

Du grand grand théâtre (...) une traduction exceptionnelle (...) les quatre acteurs réunis (...) sont extraordinaires (...) Une magnifique production, une mise en scène très très efficace.  
C. Perrin, C'est bien meilleur le matin, SRC

Une pièce extrêmement solide (...) Les acteurs sont fabuleux (...) Un tableau parfait.  
R. Germain, J. Bertrand, Je l'ai vu à la radio, Radio-Canada

On assiste à cette pièce les mains moites, le cœur battant (...) on s'y sent impliqué (...) Une performance d'acteurs comme des acrobates périlleuses (...) Une mise en scène remarquable (...)  
C. Laroche, Journal de Montréal

ALCOA

LA LICORNE  
4359, PAPIEREAU 514.323.2246  
theatrolalcorne.com  
RÉSEAU ADMISSION  
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

ESPACE GO

2008/2009  
L'ART DE LA DIFFÉRENCE

De retour d'une tournée triomphale en Belgique et en France. Pour découvrir les critiques européennes du COMPLEXE DE THÉNARDIER, visitez le [www.espacego.com](http://www.espacego.com)

# LE COMPLEXE DE THÉNARDIER

DE JOSÉ PLIYA  
AVEC CHRISTIANE PASQUIER  
MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU

20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2009  
ET MURIEL LEGRAND

UNE COPRODUCTION BELGUE-QUÉBEC-FRANCE

CONCÉPTEUR DENIS MARLEAU  
CONCEPTION LIABRÈRES XAVIER LABRÈRES  
CONCEPTION ARTISTIQUE ET CONCEPTION VIDÉO STÉPHANIE JASSIN  
COMPOSITION MUSICALE NICOLAS BERNIER + JACQUES POULIN-DENIS  
MAQUILLAGES ET COIFFURES ANGELO BARSETTI

THÉÂTRE ESPACE GO  
490, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL 514 945-8990 | [ESPACEGO.COM](http://ESPACEGO.COM)  
ADMISSION 514 790-1245 | [ADMISSION.COM](http://ADMISSION.COM)

ALCOA, BANCHE LAURENTINE, CLOUTIER, HYDRO QUÉBEC, LE DEVOIR, LE PONT-BRIDGE, LA LICORNE, LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, TRANSIT

DU 13 AU 31 JANVIER 2009  
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M2 - MÉTRO SHERBROOKE  
T. 514 282 3900 - [WWW.THEATRED'AUJOURD'HUI.QC.CA](http://WWW.THEATRED'AUJOURD'HUI.QC.CA)

# SUPPLÉMENTAIRE

LE DIMANCHE 1<sup>ER</sup> FÉVRIER À 15H

PRODUCTION LE PONT BRIDGE EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

le pont-bridge, Hydro Québec, LE DEVOIR, BANQUE LAURENTINE, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Canada, Conseil des Arts de Québec, le pont-bridge, le pont-bridge

# PROVINCETOWN PLAYHOUSE,

# JUILLET 1919 J'AVAIS 19 ANS

# NORMAND CHAURETTE

MISE EN SCÈNE CAROLE NADEAU

le pont-bridge, Hydro Québec, LE DEVOIR, BANQUE LAURENTINE, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Canada, Conseil des Arts de Québec, le pont-bridge, le pont-bridge

TEXTE NORMAND CHAURETTE - MISE EN SCÈNE, INTERPRÉTATION ET VIDÉO CAROLE NADEAU + INTERPRÉTATION MARTIN BÉLANGER, CHRISTIAN BRISSON-DARGIS, BENOÎT DROUIN-GERMAIN, ÉRIC FORBET ET XAVIER MALO + ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ANNE-CLAUDE BEAUDRY + ÉCLAIRAGES LOUIS-PHILIPPE ST-ARNAULT + CONCEPTION ET RÉGIE SON JEAN-SÉBASTIEN DURICHER + RÉGIE VIDÉO ET ÉCLAIRAGES ANNE-CLAUDE BEAUDRY, SUZANNE LEMOINE ET CHRISTIAN LESBLANC + DIRECTION TECHNIQUE RÉGIS GUYONNET + PHOTOGRAPHIE ANGELO BARSETTI

## CULTURE

## DANSE

## La porno est-elle l'avenir de la danse ?

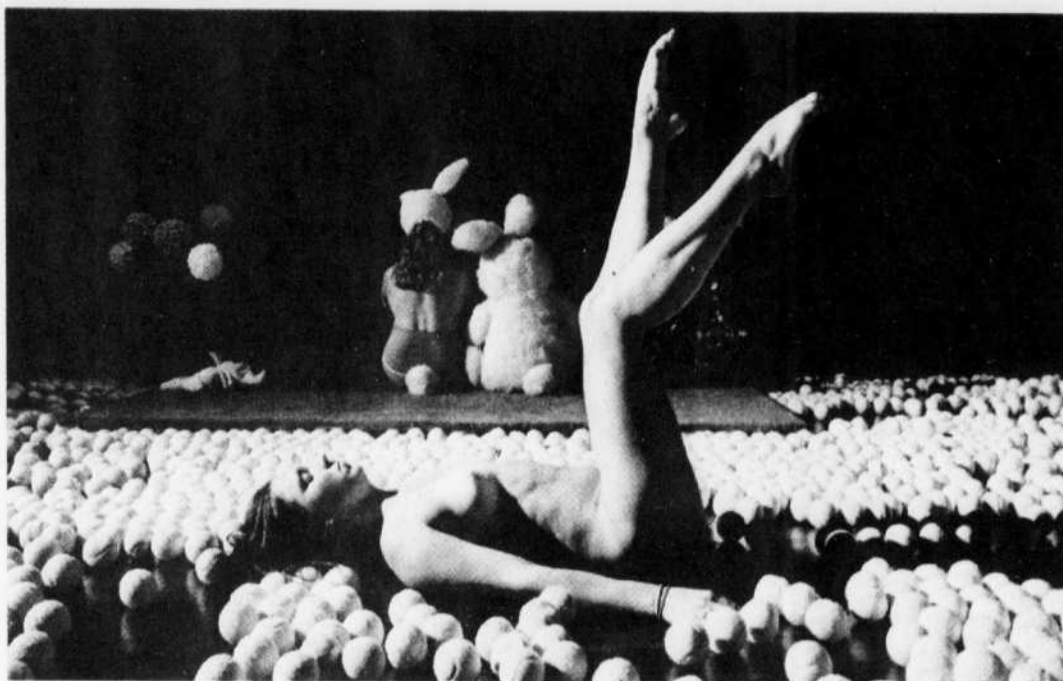
CATHERINE LALONDE

«Est-ce que c'est encore un show de zizis qui tournent?» Cette boutade lancée par un spectateur en dit long sur la réputation de la danse. On ne s'étonne même plus de voir les corps dans leur plus simple appareil. Mais depuis quelque temps, le nu ne suffit plus. Les jambes des filles sont écartées, les danseurs affublés de strap-on. Est-ce la naissance de la porno-chorégraphie ?

## Dénoncer

«Il y a toujours eu du nu sur scène, depuis les Grecs et les Romains», rappelle Michel Vais, des Cahiers de théâtre Jeu. Chaque culture passe différentes étapes pour s'effeuiller de sa pudeur. «D'abord le nu immobile, voilé», puisque tant que le corps ne bouge pas, il demeure statuaire. Vient ensuite le mouvement. Isadora Duncan a été au début du XX<sup>e</sup> siècle une des premières à le revendiquer: «Ce qu'il y a de plus noble en matière d'art, c'est le nu. Seule la danseuse l'a oublié, qui devrait d'autant mieux s'en souvenir que le corps est son instrument.» L'exposition du génital est une nouvelle étape de cette évolution.

En France, en novembre dernier, Cecilia Bengolea et François Chaignaud présentaient *Pâquerette*, un duo pour deux interprètes et deux godemichés. Tous les orifices étaient pris à partie. En 2006, Ann Liv Young faisait aussi bon usage du godemiché dans son solo *Blanche-Neige*. Succès de salle assuré. Ici, Dave St-Pierre a ouvert dans *Warning* les jambes de ses interprètes. Pour *Orphée et Eurydice*, Marie Chouinard offre des simulacres de coit et des hommes ornés de strap-on. Il y a peu, ces images étaient confinées aux pages des magazines X.

Dans *Warning*, Dave St-Pierre ouvre les jambes de ses interprètes.

SOURCE DAVE ST-PIERRE

La directrice de Mandala Situ, Marie-Gabrielle Ménard, explique comment elle s'est ouverte les jambes pour St-Pierre, dans un gros plan sur son sexe éclairé par un néon industriel. «Il me demandait de personnifier une poupée gonflable, enveloppée de plastique. Puis il a voulu faire une créature mi-humaine. Quand il a intégré la femme, ça m'est revenu en pleine face que c'était ma propre sexualité que j'étais en train d'exposer.»

Pour la danseuse, la scène se voulait dénonciatrice, en reprenant hors contexte une image porno. «Je ne sais pas si c'est la bonne voie pour dénoncer. Ça m'aurait pris un seul spectateur qui aurait fait un signe clair que cette image-là est allée trop loin. On était vraiment préparées à ce que quelqu'un réagisse, vienne nous fermer les jambes ou crie de la salle. Ce n'est pas arrivé. On s'est dit: ayoye, qu'est-ce qu'il aurait fallu faire?»

La professeure de l'UQAM Michèle Febvre nomme la tendance «porno(choré)graphie». Elle note un glissement de scènes vues dans les clubs privés vers l'Usine C et le Festival TransAmériques. Philippe Verrière, auteur de *Danse et érotisme: la muse de mauvaise réputation*, va plus loin. La porno-graphie serait l'avenir de la chorégraphie. «En face de la tendance la plus sèche et la plus intellectuelle des chorégraphes contemporains, la pornographie est l'avenir de la danse. [...] Il est temps que les chorégraphes se chargent d'établir une forme nouvelle de la danse qui sera la danse réellement érotique et non cette prétention à un érotisme par essence, sans œuvres et sans réalité.»

Jusqu'ou aller? La performance, petite soeur délinquante et avant-garde des arts, laisse voir que le cul n'a pas fini de s'exposer. En 1975, Carolee

Schneeman déroulait de son vagin un texte qu'elle lisait au public. Plus récemment, l'ex-prostituee Annie Sprinkle invitait les spectateurs à la spéléologie intime, spéculum et lampe de poche fournis. À Lyon, l'artiste marginale Marie-Claire Cordat pénètre ni plus ni moins des fourchettes dans son vagin.

S'il tient à différencier la danse et la performance, Dave St-Pierre admet qu'il y a escalade. «Je suis arrivé à un certain niveau de trash: j'ai mis des filles les jambes écartées. Un jour je vais peut-être leur faire entrer un doigt. Ça va toujours aller plus loin.» Pour lui, le dépassement des tabous est essentiel pour faire sa marque. «Au Canada, Marie Chouinard a pissé sur scène, simplifie-t-il. Édouard Lock a mis une fille nue avec une moustache qui se garçonnait comme une déchainée et qui se masturbait. Regarde où ils sont rendus. Pour moi, en tant que créateur, le trash est un passage obligé.» Est-ce la naissance de la soft et de la hard danse contemporaine?

## MARA

SUITE DE LA PAGE E 1

au secondaire. C'est tout ça qui est sur l'album.»

Tout Mara. L'enfant-fleur née le jour où Neil Armstrong posa le pied sur la Lune: «Paraît qu'il y a eu moins de crimes ce jour-là, je suis née pendant une trêve...» L'ado angoissée et timide qui s'est soignée: «J'étais bête comme mes pieds!» La fille rock'n'roll à l'appétit sexuel vorace: «Besoins enfin comblés», se réjouit-elle. L'amie fidèle qui a pour principal complice musical Olivier Langevin depuis *Le Chihuahua*, son premier album d'il y a dix ans. La mère émerveillée par ses enfants déjà musiciens: «Victor [12 ans] joue du drum comme un dieu, il compose des tonnes. Édouard [six ans], il me foud à terre: il lit la musique à vue, c'est même pas un problème.»

Toutes les Mara en dix chansons. La Mara des modulations extrêmes à la Karkwa dans *Hydrocarbure* et *Toutes les chances*, la Mara psychédélique dans *Plexus solaire* (avec l'intro d'*I Am the Walrus*), la Mara country guitare-voix dans le démo donné tel quel de *Devant l'orage* (avec ledit orange en fond de scène), la Mara à la drôle de petite voix de gorge un peu grinçante, la Mara au falsetto angélique. Pour qui suit Mara Tremblay depuis le début, c'est la totale: à la fois la Mara trash-punk du premier album, la Mara épanouie et multicolore de *Papillons* (2001) et la Mara maman serceine des *Nouvelles Lunes* (2005).

Le portrait complet. «Une sorte de synthèse. Y a même mon côté Genesis, mon côté prog.» Je dis à Mara que je les trouve tous un

peu prog, ces temps-ci, de Catherine Major à Karkwa. «Je pense que c'est parce qu'on est pas mal nombreux à être passés par le classique. On n'a pas peur des envolées.» L'album est un régal d'audaces stylistiques, la batterie est hyperactive, les basses fuzzées, le piano Wurlitzer et l'orgue et les synthés des années 70 omniprésents, avec des pauses acoustiques et des bruitages modernes. L'ensemble est fascinant et envoûtant, les mélodies ne perdent jamais le nord malgré les détours étonnants et les explosions instrumentales. «Le cheval rue, mais tu le chevauches encore...» J'allais le dire.

Dans cette aventure pleine de sons, il manque le violon. Son instrument de prédilection. Elle l'a sorti une seule fois. «C'est mon album piano. Le violon, pour l'instant, je peux plus. N'importe quel album québécois que t'écoutes, y en a partout!» Dissociation voulue, donc: le violon et Mara faisaient corps, plus question de se cacher derrière rien, pas question de poser nue derrière le violon, telle Liona Boyd derrière sa guitare. «C'était ma protection. Tu te souviens du show de Chihuahua? Je jouais dos au monde. Avec un bout de violon qui dépassait.» On mesure le chemin parcouru. «Là, j'ai hâte au show, le 6 mai au National. Je vais regarder le monde dans les yeux.» On sera tous tout nus.

Le Devoir

## TU M'INTIMIDES

Mara Tremblay  
Audiogram - Select

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Collaboratrice du Devoir Mara Tremblay

20 jan 14 fév 2009

le groupe de **la veillée**

Conception et mise en scène  
**Gregory Hlady**

Montage des textes  
**Téo Spychalski**

Avec  
**Paul Ahmarani**  
**Annie Berthiaume**  
**Denis Gravereaux**  
**Frédéric Lavallée**  
**Sergiy Marchenko**  
**Sacha Samar**  
**Nadia Vislykh**

Décor, lumières et costumes  
**Vladimir Kovalchuk**

Son  
**Dmitri Marine**

Billetterie 514 526-6582  
Réseau Admission 514 790-1245  
mar. jeud. vend. sam. 20 h  
jeudi 2 pour 1  
merc. 19 h Nouveau !

ON JOUE AU [PROSPERO] !

COEUR DE CHIEN  
Mikhaïl Boulgakov

LE DEVOIR

8<sup>e</sup> Festival Les Filles Électriques présentent

**Voix d'Amérique**  
spoken word + performance  
6-13 février 2009

Dim. 8 février - 20h30 - 15\$  
**Monstres (les autres)**  
La conteuse française Myriam Pellicane et le musicien Éric Delbouys  
En première partie: le conteur et chanteur Métis/Mikmag Bob Bourdon

Lun. 9 février - 20h30 + 21h30 - 12\$  
**Le miracle de Brahmine**  
Spectacle interdisciplinaire, artisanal et ludique.  
Marcelle Hudon, 2boys.tv (Aaron Pollard + Stephen Lawson), Mobile Home (Lucas Jolly + Steeve Dumais), ZAL (Mélanie Charest + Pierre Potvin), Brigitte Henry, Martine H. Crispo et D. Kimm

La Sala Rossa - 4848, boul. St-Laurent  
Billetterie: ESPACE GO 514.845.4890  
ADMISSION 514.790.1245 + www.admission.com

www.fva.ca info 514-495-1515

LE DEVOIR

**Petits fantômes mélancoliques**  
de Louise Bombardier

«...ces contes autistes acquièrent ainsi une humanité et une dimension légèrement fantastique... leur vision du monde, telle que cernée par Louise Bombardier, nous transporte ailleurs.»

Hervé Guay, Le Devoir

SOIRÉE 2 POUR !!  
le mardi 27 janvier

Une présentation de  
**PIGEONS INTERNATIONAL**  
Avec Louise Bédard Louise Bombardier Paul-Antoine Taillefer  
Conseiller à la mise en scène Claude Poissant Concepteurs Angelo Barsetti Hélène Bombardier Érienne Boucher Alexandre Pilon Guay

USINE 1345, avenue Lalonde, du 22 au 31 janvier à 20h Billetterie: (514) 521-4193 Admission: (514) 790-1245

**PUR**

**CHAOS DU DÉSIR**

AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN

DU 13 AU 31 JANVIER 2009

TEXTE ET MISE EN SCÈNE GILBERT TURP

AVEC GUILLAUME CHAMPOUX ET CATHERINE FLORENT  
SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES CYNTHIA SAINT-GELAIS  
ASSISTANCE, DIRECTION TECHNIQUE, RÉGIE, CONCEPTION  
SONORE ET ÉCLAIRAGE JUDITH ALLEN

## CULTURE

CHANSON

## Battante toujours

Louise Forestier chante *Éphémère* au National

ISABELLE PARÉ

À 65 ans, on ne se refait pas. Indécrottable passionnée, Louise Forestier trépigne déjà à l'idée de remonter à l'arrière d'un bus pour faire la tournée du Québec. Ça, ce sera après avoir foulé la scène du National pour livrer *Éphémère*, fruit de sa première collaboration avec son fils Alexis. Un spectacle sous forme d'autoportrait et de rencontre mère-fils, arrivé avec un cadeau qu'on n'attendait plus.

Par hasard

L'éternelle battante étonnera toujours. Il y a cinq ans, on pensait que Forestier signait son dernier album avec *Lumières*. Puis, l'été dernier, elle rebondit dans son garage avec *Éphémère*, concocté en sourdine avec Alexis Dufresne, arrangeur et musicien. Après 40 ans d'une carrière marquée par des pics et des creux de vague à vous donner le vertige, la passionaria remet ça et s'offre une rencontre intime avec son fiston et la bande d'El Motor.

«Je n'ai jamais dit que c'était mon dernier disque, mais à mon âge, c'est comme ça, les gens sautent vite aux conclusions!», lance à la blague Louise Forestier.

Puis le spectacle est né un peu comme le disque, par hasard. Avec le succès du disque, qui lui a valu en novembre le prix de la Francophonie de l'Académie Charles-Cros, des producteurs la pressent de présenter *Éphémère* sur scène, et d'autres pièces de son répertoire remaniées façon El Motor. Une tournée à travers



Louise Forestier est dotée d'une incroyable faculté de rebondissement.

le Québec est déjà prévue jusqu'en 2010.

À l'âge où d'autres se retirent dans leurs condos en Floride, Forestier frétille comme une débutante à l'idée de faire ses valises et de prendre la route, comme aux premiers jours. «Moi, je suis une vraie fille de groupe. La tournée, j'aime ça! Plus c'est loin, plus j'aime ça. On chante, puis on va prendre une bière après le show. Sauf qu'aujourd'hui, j'en prends juste une puis je vais me coucher!», dit-elle sourire en coin.

Sorte de femme Téfion, Louise Forestier est dotée d'une incroyable faculté de rebondissement. Portée aux nues toute jeune, figure phare de *L'Osstidéc*, première Marie-Jeanne de *Starmania*, celle qui vivait pour chanter, chante, marque un long silence, puis renaît en 1987 avec l'incroyable succès de *La Passion selon Louise*. «Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Après *Éphémère*, j'avais dit: "On laisse les gens décider." Car avec les an-

ciens chanteurs, le public a une relation d'amour. Il faut que l' amoureux ait le goût des retrouvailles pour revenir. Et là, l' amoureux nous a dit oui!», dit-elle.

Implacablement vraie

N'empêche que l'ex-serveuse automate a toujours les jetons avant de mettre le pied sur scène. «Même avec 40 ans de métier, on a toujours les mêmes vieilles bibittes», confie la Lyla Jasmin de *Demain matin*, Montréal m'attend.

Pourtant, à 65 ans, loin d'avoir mené une vie monastique, Forestier affiche des cordes vocales en acier inoxydable, une voix totalement ancrée, immuable, sans fioritures et implacablement vraie. La même qui donnait des frissons dans *Lindbergh*, *Le Cantic du Titanic* et *Pourquoi chanter*.

«C'est une question de morphologie. J'ai fait des études en chant, ce qui m'a donné une technique. Mais dès le départ, je m'étais dit: "Moi, des problèmes de voix, j'en

veux pas!" Les maniaques qui se mettent un foulard au cou chaque fois qu'ils mettent le nez dehors, ça m'a toujours tapé sur les nerfs!», toucouche tapé sur les nerfs!», dit-elle.

Sur la scène du National, elle livrera les 11 titres d'*Éphémère*, accompagnés d'une dizaine de pièces de son répertoire qu'elle n'a d'ailleurs pas choisies. On y retrouvera des incontournables comme *La Saisie*, *Lindbergh*, mais pas *Prince Arthur*. «Ce sont les gars qui ont choisi les pièces, en décidant celles qui se prêtent le mieux à leur musique. Ça donne un spectacle très simple et très sobre, mais très vrai», dit-elle.

Même si ses fidèles l'attendent toujours au tournant pour qu'elle livre les classiques qui lui collent à la peau, Forestier ne s'en lasse pas. «Je n'ai jamais eu de vrais hits comme Charlebois. Pas assez en tout cas pour être tannée de mes chansons, même des plus populaires», avoue-t-elle d'emblée.

Même *Pourquoi chanter*? «Surtout pas de celle-là. Je ne peux pas l'éviter. Cette chanson-là, c'est moi, c'est ma prière!», insiste l'insatiable passionnée. On lui a pris son piano, on ne lui prendra pas sa chanson, semble-t-elle nous dire. Parce que Forestier veut chanter encore et encore... pour le temps qu'il nous reste.

Le Devoir

ÉPHÉMÈRE

Louise Forestier  
Les 30 et 31 janvier au National  
1220, rue Sainte-Catherine Est

JAZZ

## Freddie le mal aimé

SERGE TRUFFAUT

Après des années de disette, le trompettiste Freddie Hubbard se manifesta il y a quelques mois de cela avec la parution d'un album produit par un trompettiste pétri d'admiration à son égard. Toujours est-il que ce rebond tardif mais remarqué avait suffi à le remettre en selle. Il y a trois ou quatre mois, il fit la couverture du magazine *Down Beat*. Ensuite, il fut le sujet d'un article dans *Jazzman*. Puis peu après, il est... mort!

Hubbard était et reste un cas étrange. Très singulier. Il fut un musicien remarquable mais, bizarrement, mal apprécié. On se souvient que, dans les années 70, il fut la tête de Turc de critiques probablement enclins au fanatisme et qui avaient oublié que ses deux ou trois productions, il est vrai sirupeuses, sur étiquette CTI cachaient un parcours jusqu' alors remarquable.

Oui... Avant CTI, il y eut ses collaborations avec John Coltrane et Eric Dolphy, avec Art Blakey et Ornette Coleman, Dexter Gordon et Oliver Nelson, Andrew Hill et Randy Weston, Sonny Rollins et Max Roach, Bill Evans et Wayne Shorter. Bref, le gratin du jazz l'appréciait. Quoi donc, au juste? Son extraordinaire virtuosité. Sur ce plan, il n'eut jamais d'alter ego. Question technique, il demeure le champion toutes catégories.

Cela énerva notamment Miles Davis, qui formula plus

d'une critique acerbe. Il faut dire que notre homme se fit remarquer dès son premier enregistrement pour l'étiquette Blue Note. Son titre? *Open Sesame* avec McCoy Tyner au piano, Sam Jones à la contrebasse, Tina Brooks au saxophone et Clifford Jarvis à la batterie.

Curieusement, ce *Open Sesame* gravé en 1960 disparut de la circulation pendant des décennies avant d'être réédité au début des années 2000. Aujourd'hui, il se transige à petit prix, moins de 15 \$. Vu la qualité de l'ensemble, c'est vraiment une aubaine. Toujours est-il que, lors de la publication de ce *Sesame*, ouvre-toi, la maturité de son jeu agaça bien de ses aînés. Il suscita l'envie tout au long de son périple ici-bas. C'est triste.

P.S.: on conseille vivement l'achat de *Hub Cap* sur Blue Note avec Julian Priester au trombone, Jimmy Heath au saxophone, Cedar Walton au piano, Larry Ridley à la contrebasse et Philly Joe Jones à la batterie.

Tout d'abord, un rappel: les musiciens souhaitant se produire dans le cadre de la 10<sup>e</sup> édition du Off Festival de jazz de Montréal en juin prochain ont jusqu'au 1<sup>er</sup> février pour envoyer leur CV. L'adresse est la suivante: Off Festival de jazz de Montréal, C.P. 60150, Montréal, Québec, H2J 4E1.

Le Devoir

MUSIQUES DU MONDE

## Le trad d'ici sous les feux de la rampe

La vitrine Spotlight Québec au festival Celtic Connections à Glasgow

YVES BERNARD

Pour la première fois de son histoire, le trad de la musique québécoise trouve sera représenté par six artistes dans un festival international d'envergure. Ainsi, Yves Lambert et le Bébert Orchestra, La Bottine souriante, Le Vent du Nord, Genticorum, Les Chauffeurs à pieds et Galant, tu perds ton temps se produiront entre le 29 janvier et le 1<sup>er</sup> février dans le cadre du Showcase Scotland, organisé par le Celtic Connections de Glasgow. Il s'agit du plus important festival de musique celtique au Royaume-Uni: une véritable plaque tournante; un nom mythique de la grande celtitude, au même titre que le festival interceltique de Lorient, en Bretagne, ou le Fleadh ceol na heireann, en Irlande.

Spotlight Québec est la vitrine culturelle offerte aux artistes québécois dans le cadre du Showcase Scotland, une tribune permettant la diffusion de la musique écossaise, organisée depuis dix ans par le Celtic Connections en partenariat avec une nation invitée, différente chaque année. Cette année, le Québec est à l'honneur, en partenariat avec l'Ontario et la Société pour la promotion de la danse traditionnelle québécoise.

Une musique excitante

«Showcase Scotland fait partie de la programmation officielle du festival et permet aux musiciens de se produire devant public», explique Gilles Garand, vice-président de FolQuébec. «À ma connaissance, il s'agit du seul événement du genre dans les pays celtiques», renchérit Donald Shaw, le directeur artistique de Celtic Connections. «Nous attendons 250 diffuseurs, promoteurs et organisateurs de festivals en provenance de partout, mais surtout de l'Europe. Le Showcase provoque un gros impact sur l'évolution de la musique celtique et celles des pays invités.»

Pourquoi le choix du Québec? «Pour la musique est excitante et peut fort bien évoluer dans plusieurs réseaux. Depuis une décennie, elle est devenue plus populaire en Europe et en Écosse; nous sommes attirés par sa très forte connexion avec la musique celtique», répond Donald Shaw.

Et pourquoi ces six groupes. «J'ai écouté une quarantaine d'artistes avant de décider de la pro-

grammation de Spotlight Québec. La Bottine souriante a ouvert la voie, alors que Le Vent du Nord et Genticorum sont présentement les deux plus populaires ici. En plus, je ne pouvais ignorer Yves Lambert et quelques découvertes.»

Puis que jamais, la musique trad voyage. Le Vent du Nord et Genticorum se produisent plus d'une centaine de fois par année, majoritairement à l'extérieur, alors que Les Chauffeurs à pieds maintiennent un rythme de cinquante fois par année. Quant à lui, le Bébert Orchestra tourne en France jusqu'à la fin de mars, et en mai prochain Galant, tu

perds ton temps chantera en Malaisie. «Pour l'exportation de la musique trad, soutient Gilles Garand, nous investissons chaque année les circuits canadiens de l'Ontario Council of Folk Festivals et ceux de la Folk Alliance américaine. Pour le reste du monde, nous participons au Womex, le plus important marché musical en Europe, de même qu'à plusieurs événements nationaux. À titre de projet-pilote, Spotlight Québec pourrait ouvrir la voie aux délégations québécoises dans le monde, qui se serviraient de l'expérience.»

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condi-

tion féminine, Christine St-Pierre, dont le ministère octroie une aide de 60 000 \$, accompagnera la délégation québécoise. Cette présence s'inscrit dans le cadre d'une opération de mise en marché qui prévoit également la promotion en sol britannique d'une trentaine de groupes de musique traditionnelle du Québec.

Collaborateur du Devoir

Yves Bernard est invité au festival Celtic Connections par FolQuébec en partenariat avec la Société pour la promotion de la danse traditionnelle québécoise.

SAISON 2008 2009

DANSE DANSE

BALLET DU GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

22 DANSEURS

Saburo Teshigawara  
Andonis Foniadakis  
Sidi Larbi Cherkaoui

5, 6, 7 FÉV. 2009  
Théâtre Misonneuve, Place des Arts

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE DANSE.NET  
Vidéo promo disponible pour visionnement

Aussi à L'Assomption le 10 février 2009. Billets : 450.589.9198 / 1.877.589.9198 # 5

Dans le cadre de SEXES

25<sup>e</sup> ÉDITION  
MOMENT HOMME

Georges-Nicolas Tremblay  
— Montréal

Josh Beamish  
— Vancouver

Delgado Fuchs  
— Bruxelles & Berne

29, 30 et 31 janvier 2009 à 19h30  
1<sup>er</sup> février 2009 à 16h

Danse contemporaine  
Tangente

www.tangente.qc.ca

840, rue Cherrier, Montréal  
Sherbrooke

Billetterie : 514.525.1500  
ou Réseau Admission 514.790.1245

Design : pdescarots@gmail.com

David Pressault

Corps intérieur

TRACES-CHORÉGRAPHES

INSTALLATION CHORÉGRAPHIQUE  
OU LE PUBLIC EST APPELÉ À CIRCULER.

DanseCité  
la trace des créateurs

Une production de Danse-Cité en collaboration avec David Pressault et asue Pressault

IDÉATION ORIGINALE ET CHORÉGRAPHIE David Pressault AVEC LA PARTICIPATION CHORÉGRAPHIQUE DES INTERPRÈTES Angie Cheng, Anne Lebeau, David Fiewelling, Karina Iracla, Karsten Kroll, Daniel Soulières COLLABORATEURS Angelo Barsotti Costumes, Maquillage, Gareth Bate Artiste visuel, scénographie, Lucie Bazzo Lumières, Michel F. Côté Musique, Catherine Viau Répétitrice

DU 21 AU 31 JANVIER 2009, 20H30

Studio Hydro-Québec  
du Monument-National  
1182, boul. St-Laurent  
St-Laurent

BILLETTERIE 514 871 2224

CONSEIL DES ARTS DU QUÉBEC

CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO

UNION DES DANSEURS QUÉBÉCOIS

LE DEVOIR

# CULTURE

## EXPOSITIONS

### Dans les bas-fonds du rock

**PÉTARD**  
Jo-Anne Balcaen  
Galerie B-312, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403  
Jusqu'au 7 février

**JÉRÔME DELGADO**

Rock et art contemporain, ça vous dit quelque chose?

L'exposition *Sympathy for the Devil*, bien sûr, au Musée d'art contemporain. Cette vaste entreprise, qui se voulait une analyse du sujet sous tous les angles, était un objet venu d'ailleurs (de Chicago), bien scellé et difficile à modifier. Certes, le propos se voulait historique et, comme le rock,

made in USA. Mais si le MAC avait voulu y aller d'un complément local et actuel, il n'aurait eu aucune difficulté à le faire.

Dans le domaine, Jo-Anne Balcaen est incontournable. L'œuvre de cette diplômée de l'université Concordia puise depuis de nombreuses années dans les musiques pop et rock et se traduit notamment par un travail vidéo fort en citations et en commentaires mêlant émerveillement et cynisme.

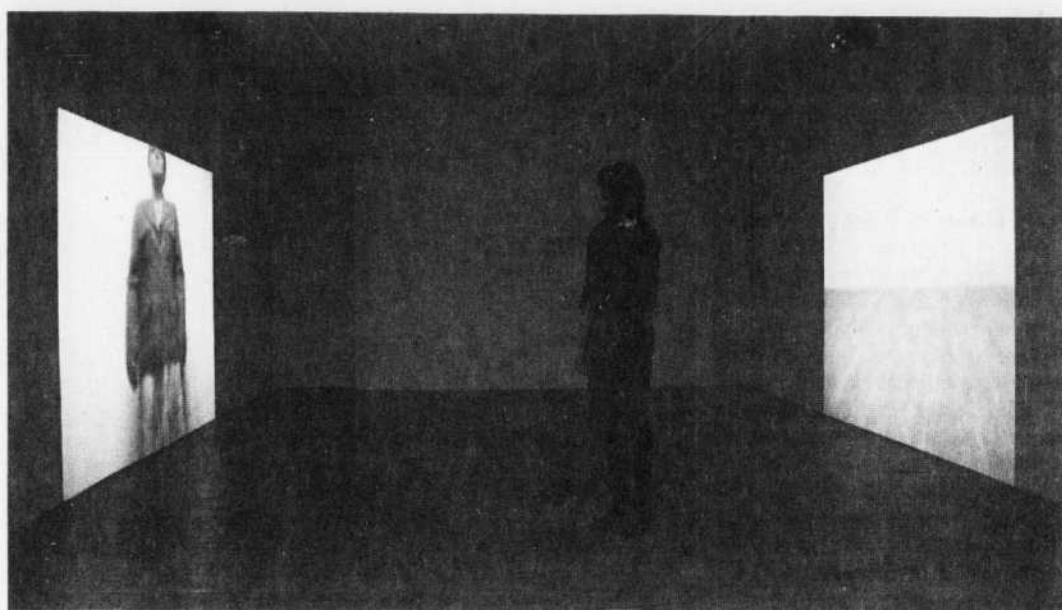
*Pétard*, la nouvelle exposition de Balcaen, repose sur ce double discours propre à celle qui est nécessairement fan et qui ne peut s'empêcher, en tant qu'artiste, de remettre en question les excès fanatiques. Le mot «pétard», titre également d'une des œuvres exposées, a d'ailleurs cette ambivalence, évoquant à la fois quelque chose de magnifique et quelque chose d'exagéré, voire de terriblement dangereux.

Le point de départ de cette expo présentée dans la petite salle de la galerie B-312 semble être un pic de guitariste, pièce pour le moins fétiche s'il s'avère qu'un dieu de la scène s'en est servi. Jo-Anne Balcaen — la fan ou l'artiste? — s'est procuré sur e-Bay ce médiateur ayant appartenu à Rob Trujillo (bassiste de Metallica) et l'expose dans sa reproduction photo, version agrandie. Pour les incrédules, l'objet, le vrai, peut être examiné sur demande.

Mais qu'est-ce qui est vrai? Un texte accompagnant la photo met en doute la provenance du pic. Ou, du moins, il révèle à quel point tout ce fanatisme débridé encourage parfois un commerce malhonnête et abusif. Le rock, le monde de la musique, va de pair avec la surchère et l'extravagance.

La vidéo *Pétard* est aussi assassine, en rapprochant un solo de drum plutôt hasardeux d'un spectacle de feux d'artifice. Le riff d'une guitare fait partie de la troisième œuvre, *Drag*, une installation «son et miroir» basée sur la répétition des formes. Le rock, ce sont aussi des vanités, des obsessions autour de l'image et de la virtuosité d'un individu. Qu'il nous mette plein la vue de ses artifices, on en redemandera toujours. Jo-Anne Balcaen exprime bien les travers de cette industrie. Le MAC aurait bien fait de l'inviter: *Sympathy for the Devil* manquait aussi de l'acidité d'un tel propos.

Collaborateur du Devoir



Vales, 2009, de Manon Labrecque

BETTINA HOFFMANN

## Des images qui parlent

### OBSERVATIONS

SBC galerie d'art contemporain  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 507  
Jusqu'au 14 février

**JÉRÔME DELGADO**

Œuvres vidéo et cinétiques, sonores ou silencieuses, l'exposition *Observations*, à la galerie SBC, ne pouvait que porter la signature de Nicole Gingras. L'expertise de cette commissaire indépendante dans le domaine de l'image fixe, de l'image en mouvement et des pratiques sonores n'étant plus un secret, on sort presque déçu de la galerie de l'édifice Belgo. Comme si toute cette tension, cette attente que nous imposent des images sobres et austères, ou simplement dénuées des repères narratifs traditionnels, était devenue une solution facile.

Les œuvres fortes ne manquent pourtant pas. Parmi celles-là, *Vales*, de Manon Labrecque, occupe l'endroit de manière audacieuse, avec ses deux écrans se faisant face. Ils se font face, mais fonctionnent comme s'ils n'en étaient qu'un. Le sol fractionne l'image, nos repères, eux, s'évaporent, à l'instar de ce que vit le personnage filmé, déstabilisé par le mouvement incessant du plancher. Le va-et-vient de la caméra (des caméras, puisqu'il s'agit de deux projections) et le son l'évoquant créent l'illusion que tout repose, ou s'accélère, sur un balancier.

### Trop de pistes

L'intitulé, *Observations*, vous en conviendrez, sonne comme une évidence: dans le monde des arts, pas seulement visuels,

l'œil, l'attention et la réflexion du spectateur sont de mise. Selon le point de vue de Nicole Gingras, ici, observer entraîne toutes sortes de mouvements, autant physiques que psychiques, de nos yeux qui bougent pour décrypter un paysage aux souvenirs et désirs qui font aller et venir la pensée dans tous les sens.

*Je souhaitais évoquer*, écrit la commissaire dans le petit fascicule publié par SBC, *un regard patient et aiguisé, la participation du rêve et la fragilité de la perception.*

Difficile de dire pourquoi cette belle idée passe mal en salle. Trop de pistes, pas assez d'exemples de chacun? On a en tout cas du mal à suivre le fil. Si l'installation de Manon Labrecque, reconnue pour ses performances pour la vidéo, fonctionne bien, c'est en partie grâce à son occupation des lieux. *Vales* a des airs d'œuvre *in situ* (le plancher et les murs sur l'écran ressemblent à ceux de la galerie). Les autres œuvres souffrent davantage de l'absence d'un véritable liant, ou du caractère confus de celui-ci. Elles s'enferment sur elles-mêmes plutôt que de se parler entre elles.

Faute d'espace ou, au contraire, par la supposée importance (originalité?) de son propos, l'exposition a été divisée en deux temps. Le premier volet, fin 2008, reposait sur des «problématiques liées à la surface et au contact». Il réunissait des artistes bien respectés, dont Jean-Pierre Gauthier qui poursuivait son travail de sculptures murales simulant le dessin, ainsi qu'une diplômée de l'UQAM de plus en plus en vue, Olivia Boudreau, qui expose actuellement son projet de maîtrise à la galerie universitaire.

Entre le travail cinétique de Gauthier (la série *Les Envoûtés*) et la vidéo *The Way* de Vam Breest/Smallenburg, artiste néerlandaise, il y avait tout de même un lien, qui faisait exception. Les fils électriques, presque invisibles, du premier donnaient l'impression de tracer des lignes sur leur support blanc. C'est un exercice où le dessin, fictif, se montre en constante évolution et se concrétise, si l'on peut dire, chez Breest. Dans *The Way*, une main dessine au crayon en bois, puis efface les traces que celui-ci avait laissées sur une feuille de papier.

### Le devoir d'observer

*Observations 2*, en cours jusqu'en février, porte sur «l'occupation d'un espace», approche si habilement exploitée par Manon Labrecque. Ici, où le corps, les yeux et bien des sensations fortes (comme le vertige) sont mis à contribution, l'observation implique nécessairement un déplacement.

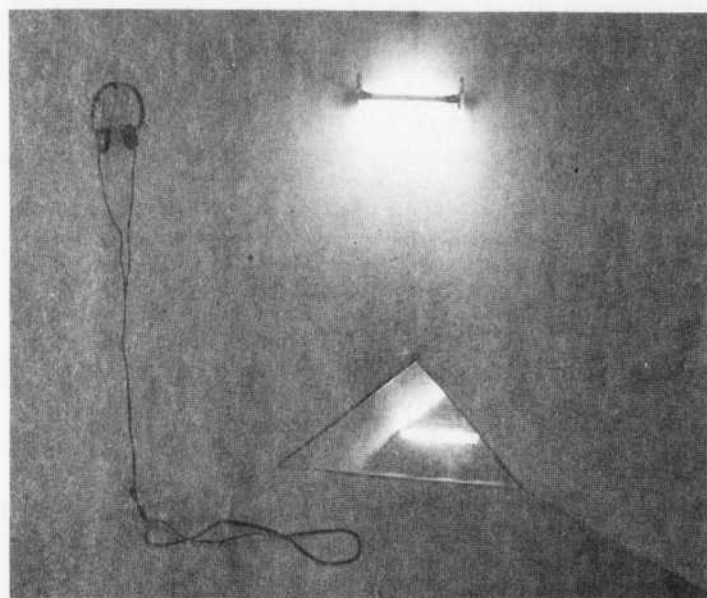
La vidéaste Nikki Forrest, qui était aussi de la première *Observations*, propose *School Colours from Memory*, un travail sans doute pertinent par le rapport entre image (des plans monochromes) et son (une musique électronique continue). L'œuvre se veut un autoportrait — cette composition audiovisuelle est inspirée par les souvenirs d'enfance de l'artiste —, mais elle a du mal à dépasser la phase de l'ambiguïté, de l'abstraction pure, pour aboutir à la trame narrative et émotive à laquelle elle aspire.

La troisième proposition de cette seconde partie d'*Observations*, une série vidéo intitulée *Ciels de nuit en approche*, étonne, détonne. Elle est signée Rober Racine, bien plus connu pour ses installations et son œuvre littéraire — en fait, cette série de courtes vidéos est sa première en plus de vingt ans.

Les plans presque entièrement fixes de Racine, où il ne se passe rien sinon un avion qui plane, poussent peut-être notre œil à observer le moindre détail; ils manquent de profondeur. Et puis, filmer un avion en vol, Jocelyn Robert l'a déjà fait. D'autres aussi, comme on le voit actuellement dans la série *Projections* du Musée d'art contemporain, dont le programme en cours est consacré à deux artistes japonais.

*Observations* aurait peut-être gagné à s'en tenir à un volet. En deux parties, elle donne l'impression d'être une grande exposition, abordant un thème de manière presque encyclopédique. Alors que, dans le fond, ce n'est qu'une suite d'œuvres, de choix personnels, qui parlent de la faculté, du devoir d'observer. Chose, suppose-t-on, qui plane sur toute expo qui prétend à ce nom.

Collaborateur du Devoir



Un coin de l'exposition de Jo-Anne Balcaen

SOURCE GALERIE B312

Hydro Québec présente

ANNIVERSAIRE DIAMANT 60<sup>th</sup> ANS

Pro Musica 2008-2009

**SÉRIE ÉMERAUDE**  
THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS

**Lundi, 2 février 19 h 30**

**ARABELLA STEINBACHER**, violon  
**ROBERT KULEC**, piano

**PROGRAMME**

- Beethoven, Sonate no 8 en sol majeur, op. 30 no 3
- Schnittke, Sonate no 1
- Bach, Chaconne de la Partita II en ré mineur BWV 1004
- Ravel, Sonate no 2 pour violon en sol majeur

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)  
En vente à la Place des Arts : 842-2112  
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scène Musicale, NH, LA PRESSE

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

2008-2009

35<sup>e</sup> saison

Plaisirs in-finis

SMAM  
STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

Directeur artistique  
Christophe J. Levesque

**Back to Bach**

Dimanche 1<sup>er</sup> février 2009, 19h30

Une formation dont la réputation n'est plus à faire, Les Boréades, se joint au Studio pour interpréter des musiques instrumentales et vocales, des cantates et un motet du grand Cantor. Solistes, chœur et instruments

>> Église Saint-Arné, 3044, rue Dalis (métro Lionel-Groulx)

En coproduction avec / co-produced by LES BORÉADES www.boreades.com

www.smam-montreal.com T: 514-861-2626

ESPACE MUSIQUE, LE DEVOIR, La Scène Musicale, L'ARTAUDIÈRE, 98.5, ATM

Les Petits Chanteurs du Mont-Royal

4300, chemin Queen-Mary  
514 733-8216, poste 2560

**Formation scolaire et musicale spécialisée en chant choral**

Inscription et sélection de candidats pour l'année scolaire 2009-2010

**Auditions**

Jusqu'au 10 février 2009, sur rendez-vous  
514 733-8216, poste 2560

**Conditions d'admission**

- Aimer chanter
- Être en 2<sup>e</sup> année du primaire
- Présenter un bon dossier scolaire
- Réussir l'audition et le stage

ILS IRONT LOIN | www.pcmr.ca

Commission scolaire de Montréal

**LABOURSERIDEAU À QUÉBEC**

15 AU 19 FÉVRIER 09  
WWW.RIDEAU-INC.QC.CA

• LE PLUS IMPORTANT MARCHÉ FRANCOPHONE DES ARTS DE LA SCÈNE • UNE RÉALISATION DU RÉSEAU INDÉPENDANT DES DIFFUSEURS D'ÉVÉNEMENTS ARTISTIQUES UNIS

RIDEAU, LOTO QUÉBEC, Québec, Gouvernement du Canada, Government of Canada, musicaction Canada, VILLE DE QUÉBEC

# DE VISU

## Mimer le vivant

**CLOACA N° 5**  
Wim Delvoye

**PELAGES**

Olivia Boudreau

Galerie de l'UQAM  
Pavillon Judith-Jasmin,  
salle R-J120  
1400, rue Berri  
Jusqu'au 14 février

MARIE-ÈVE CHARRON

Impossible d'ignorer la présence à Montréal de l'un des prototypes de la série de *Cloaca* de Wim Delvoye. En faisant venir le *Cloaca n° 5*, en route vers sa Belgique natale après une exposition à Calgary, la Galerie de l'UQAM savait qu'elle allait susciter tout un battage médiatique tant l'œuvre a l'habitude d'attirer la controverse. Ne pouvant faire l'économie d'une certaine forme de spectacularisation, l'exposition demeure une escale obligée de cette rentrée hivernale.

Avec le sérieux qu'on lui connaît, la galerie universitaire a tout fait pour aménager avec doigté la diffusion de l'œuvre et préparer la réception du public. L'engin exposé,

**L'œuvre mime le fonctionnement du vivant, mais elle commente aussi les stratégies de marchandisation et de distribution par l'entremise d'un logo, un signe qui, comme une signature, atteste la valeur de l'objet**

une installation cinétique fonctionnelle, fascine d'abord par les proesses de sa mécanique: la reproduction du système digestif humain. Toutes les étapes y sont, de l'ingestion de la nourriture à l'éjection d'excréments, avec tout ce qu'il faut d'enzymes, de liquide, de nourriture et de bactéries pour générer une flore intestinale digne de ce nom. La machine prend et restitue au bout de quelques heures, odeurs à l'appui.

**Des logos permutable**

Cinquième d'une série de huit prototypes, le *Cloaca* tire ironiquement son nom du célèbre parfum français. Tout comme les autres *Cloaca* exposés depuis l'an 2000, celui de la Galerie de l'UQAM est affublé d'un logo. Détail d'importance. L'œuvre mime le fonctionnement du vivant, mais elle commente aussi les stratégies de marchandisation et de distribution par l'entremise d'un logo, un signe qui,

comme une signature, atteste la valeur de l'objet.

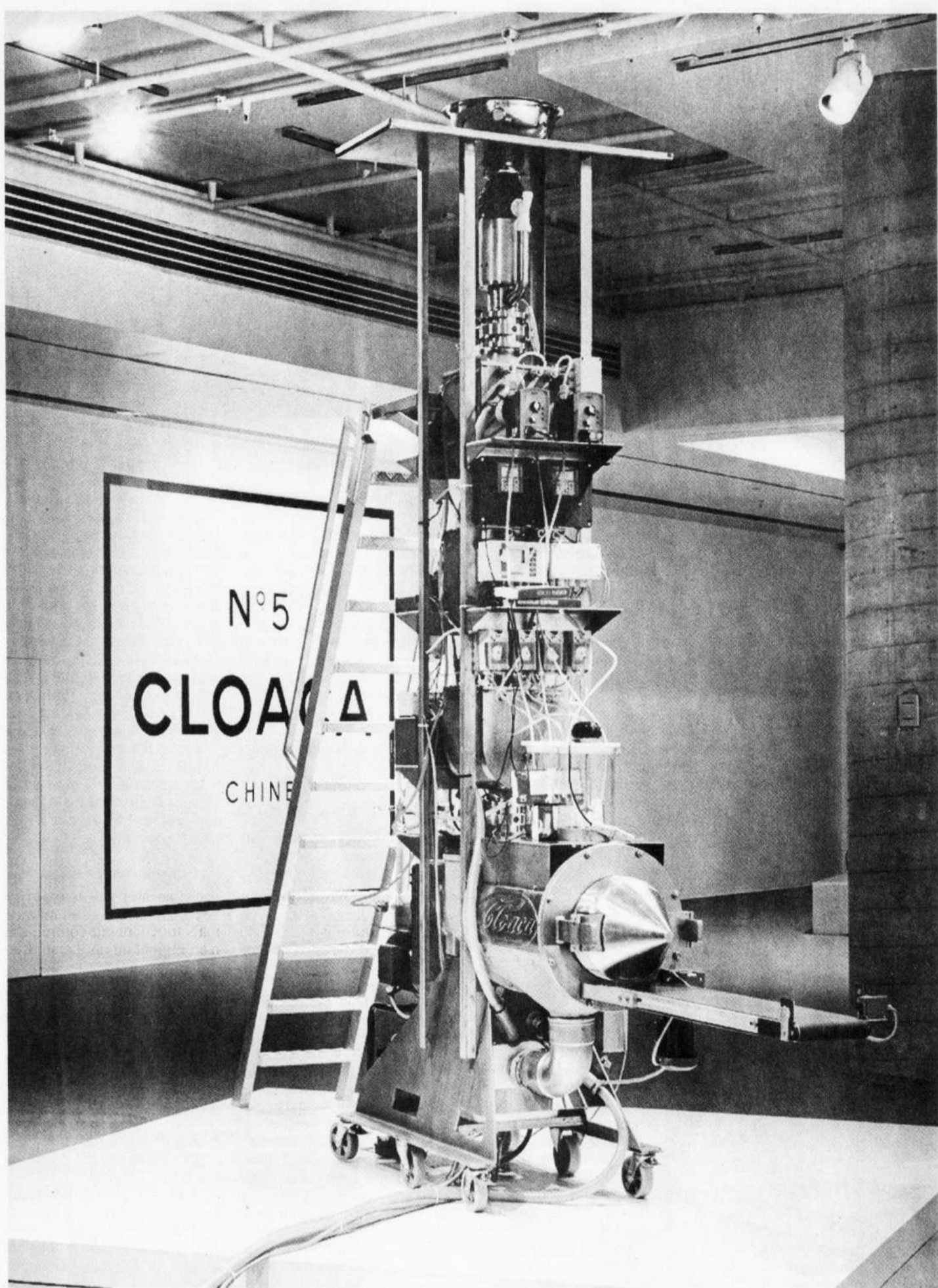
Ford, Coca-Cola, Warner Bros., Mr. Clean, autant de marques commerciales détournées au cours des années par l'artiste et légèrement modifiées, voire hybridées, pour y lire «*Cloaca*» sur sa gamme de produits. L'artiste belge emprunte les modes de distribution des compagnies à l'heure de l'hypercapitalisme et propose un monde à leur image. Il endosse, et parodie à la fois, une esthétique entrepreneuriale, comme le prouve son site Web, une *Wim City*. Pour chaque série d'œuvres de l'artiste, il y a un département qui en fait la gestion; l'ensemble des activités se présente sous les apparences d'une ville bien organisée, gage de sa croissance.

Le pouvoir de la marque est tel, semble dire Delvoye, qu'il peut vendre de la merde. La critique s'adresse autant au marché de l'art que l'artiste égratigne en interrogeant le statut même de l'œuvre. *Cloaca* produit en automate ce que tous les humains, quel qu'ils soient, génèrent quotidiennement. Le résultat, trivial et ab-

ject, a toutes les chances d'agir comme repoussoir. En même temps, l'ingéniosité du dispositif a un attrait redoutable que les scientifiques toutefois boudent; *Cloaca* ne fréquente que les lieux d'art, et parmi les plus prestigieux de surcroît. C'est ainsi en porte-à-faux avec l'art, la technologie, le vivant et la culture d'entreprise que le projet cherche habilement à faire apparaître le fonctionnement, et les ressemblances parfois troublantes, de tous ces systèmes.

**Un manager prévoyant**

La Galerie de l'UQAM n'a pu résister au recoupement engendré par *Cloaca* entre l'économie générale et l'économie symbolique de l'art. À l'entrée, la *Wim Shop* offre à la vente quelques produits dérivés, t-shirts, figurines et papier hygiénique, aux couleurs des logos retravaillés avec éloquence. Comme d'autres avant lui, General Idea par exemple, l'artiste reprend à son compte, avec une aise qui frôle l'audace, les stratégies commerciales déjà largement adoptées par les boutiques de musée. Que Delvoye se dise



Le fameux *Cloaca n° 5* de Wim Delvoye

aussi bien manager qu'artiste semble aller de soi.

Le désir de Wim Delvoye de rompre avec la figure de

l'artiste romantique se vérifie aussi dans l'entretien du *Cloaca n° 5* que doit prendre en charge le personnel de la galerie. Cette responsabilité, l'artiste la délègue volontiers. La machine, du haut de sa verticalité de métal, de plexiglas et de tuyaux, exige deux repas par jour au risque de perturber le fonctionnement de sa digestion.

Ainsi, *Cloaca* renforce le rôle même de l'exposition dans la production de l'œuvre et sa valorisation. Tous les soins apportés à la machine, dont les besoins sont au demeurant dépourvus d'émotion, amènent sur le terrain de la galerie des activités volontairement déplacées (composer une assiette pour la verser dans un entonnoir, ramasser de la merde...). La dynamique a quelque chose de vain et de dérisoire. D'où sans doute l'hypothèse du commissaire Wayne Baerwaldt voulant que *Cloaca* soit une nature morte actualisée, un rappel de notre finitude devant la mort.

Évoquer devant *Cloaca* un genre artistique conventionnel rassure. Tout comme associer Wim Delvoye à Léonard de Vinci en parlant de ses dessins, du reste magnifiques, tel qu'en témoignent les quelques exemples dans la galerie. Ses filiations avec Duchamp, Manzoni et Warhol sont toutefois prédominantes tant l'artiste secoue les conventions et tient le bon goût à l'écart.

**Olivia Boudreau**

Toute l'attention portée à l'exposition de Wim Delvoye risque de faire passer inaperçu le travail d'Olivia Boudreau dans la petite salle de la galerie. La pratique encore jeune de Boudreau est pourtant fort prometteuse, comme permet de le découvrir l'installation vidéo *Pelages* (2007), qui vient couronner ses études de maîtrise à l'UQAM. Pendant près de cinq heures, un plan fixe montre un personnage féminin, performé par l'artiste, posant à quatre pattes vêtu simplement d'un manteau de fourrure coupé aux hanches.

Au fil des minutes, le corps animal fléchit et perd la pose. Le personnage expose l'ennui qui finit aussi par gagner le spectateur. Ici, le personnage désamorce son état de corps-objet produit par l'image et propose une relation de réciprocité avec le spectateur. Par sa simplicité, l'œuvre montre un judicieux usage des paramètres de la durée, de la vidéo et de la performance, ce que l'artiste explore finement d'ailleurs dans d'autres projets à son actif.

Collaboratrice du Devoir



la Galerie d'art Stewart Hall  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 31 janvier  
au 15 mars 2009

**Le Corps en images  
Embodied Forms**

John Fox  
Sophie Jodoin  
Louise Masson

Dans la Salle de Projet :  
Hommage à John Fox  
(1927-2008)

VERNISSAGE :  
Exceptionnellement  
le Samedi 31 janvier, à 14h

Info : 514 630-1254

www.ville.pointe-claire.qc.ca



Une vue de l'exposition-performance d'Olivia Boudreau

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

Dimanche 8 mars 2009 : JOLIETTE  
ALAIN LEFÈVRE en concert  
30 avril - 3 mai : PHILADELPHIE  
Prix spécial jusqu'au 15 février

Samedi 9 mai : QUÉBEC  
INGRES ET LES MODERNES

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

**Guido Molinari et la couleur**

Peinture 1954-1999

**Zao Wou-Ki**

Estampes

Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

## CULTURE

CINÉMA

## L'Arctique à en mourir

MARTHA QUI VIENT  
DU FROID

Réalisation: Marquise Lepage. Scénario: Marquise Lepage, Martha Flaherty. Image: René Sioui-Labelle. Montage: Dominique Champagne, Nancy Gendron. Musique: Elisapie Isaac. Québec, 2008, 83 min.

ANDRÉ LAVOIE

Il y a à peine un siècle, son nom de famille semblait totalement incongru parmi les membres d'une communauté inuite alors que, pour les cinéastes du monde entier, sa contribution à la reconnaissance de leur culture en a fait un véritable héros. Martha Flaherty, petite-fille de Robert Flaherty, le réalisateur de *Nanook of the North* (1921), porte ce nom à la fois comme une fierté et une fatalité; c'est un homme blanc qui allait célébrer sur pellicule leur ingéniosité et leur joie de vivre et, à sa suite, d'autres viendront briser cet équilibre fragile.

Dans *Martha qui vient du froid*, la cinéaste Marquise Lepage, qui s'intéresse depuis longtemps aux enfances brisées (*Des marelles et des petites filles*, *Des billes, des ballons et des garçons*), a voulu raconter celle de Martha Flaherty. Même un nom de famille aussi prestigieux n'a pu la protéger d'injustices qui commencent à peine à être connues du grand public. D'ailleurs, le film de Benoit Pilon, *Ce qu'il faut pour vivre*, évoquant le déracinement expéditif d'Inuits atteints de tuberculose dans les années 1950, participe pleinement à cette démarche de reconquête de la mémoire. La sœur de Martha goûtera d'ailleurs à cette médecine pendant deux ans...

À la fillette, à ses parents et à d'autres membres de sa communauté à Inukjuak, sur la pé-

Martha Flaherty, petite-fille de Robert Flaherty, le réalisateur de *Nanook of the North*

ninsule d'Ungava, des fonctionnaires fédéraux ont vanté les charmes d'un nouvel Eldorado dans l'Extrême-Arctique, un endroit où la nourriture serait abondante. On avait pourtant caché un détail important: au début des années 1950, le Canada cherchait à assurer sa souveraineté sur ce territoire hostile, glacial et isolé. Le peupler à tout prix n'avait rien d'un geste désintéressé mais tout d'une déportation qui n'osait dire son nom.

Pour Martha et les siens, le voyage sur le brise-glace *C. D. Howe* fut interminable, mais il a vite paru agréable au moment de débarquer sur cette terre de glace, l'île d'Ellesmere, où plusieurs trouveront la mort, de fait mais aussi de froid, véritable ironie tragique pour un peuple qui avait su jusque-là l'affronter avec ingéniosité. Ce

déracinement va marquer à tout jamais ces familles, et les survivants en portent encore les marques.

Marquise Lepage s'efface souvent au profit de son héroïne, qui non seulement raconte son histoire mais interroge les gens de sa famille, qui ont partagé toutes ses souffrances. Martha Flaherty revient d'ailleurs sur les lieux de cette débâcle, une manière d'exorciser cette période où elle voyait son père devenir de plus en plus agressif, s'amusant aussi à s'inventer des amies imaginaires pour combler une cruelle solitude d'enfant isolée de tout et de tous.

Ce voyage est aussi un moyen commode pour la cinéaste de tapisser son film d'images d'ambiances pour suppléer à toutes celles que les archives ne peuvent lui fournir

puisqu'elles sont pratiquement inexistantes, ou faussement enjolivées par le gouvernement de l'époque. Le procédé révèle assez vite ses limites, Marquise Lepage filmant sous tous les angles les pérégrinations de Martha Flaherty alors que nous la voyons très rarement en interaction avec les autres témoins de cette époque trouble. Cela affaiblit parfois la force dramatique de cet épisode charnière dans la vie d'un peuple encore trop souvent incompris. L'horreur sourde de cette cruelle injustice est toutefois délicieusement enveloppée par les musiques et la voix d'Elisapie Isaac, la chanteuse du groupe Taima. Entre gens qui viennent du froid, une chaleur humaine a vite fait de se répandre.

Collaborateur du Devoir

## Collision frontale

3 SAISONS

Réalisation: Jim Donovan. Scénario: Jim Donovan, Carinne Leduc. Avec Caroline Néron, Romano Orzari, Carinne Leduc, Shawn Baichoo, Frank Schorpion, Dan Bigras. Image: Jean-Pierre Gauthier. Montage: François Normandin, Jim Donovan. Musique: Laurent Eyquem. Québec, 2008, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

La fascination de Jim Donovan pour Montréal, et surtout pour ses «bas-fonds», était déjà évidente dans son premier long métrage, *Pure*, une virée pas très glamour dans les clubs de la ville avec une jeune reine de la nuit à la couronne délicate.

Ce monde un peu glauque, un peu canaille, est de nouveau présent dans *3 saisons*, son second long métrage et un premier en langue «montréalaise», les personnages s'exprimant principalement en français mais aussi en anglais et en italien, ou parfois dans une inévitable cacophonie des trois. Les papillons de nuit s'aventurent donc à la lumière du jour et frayent avec les représentants d'un milieu en apparence plus propre mais loin d'être irréprochable. En fait, tout ce beau monde ignore qu'il se dirige vers une collision frontale, au propre comme au figuré, le destin (et de sérieux coups de pouce de la part des deux scénaristes) favorisant ces rencontres inattendues.

*3 saisons* établit trois contextes socioéconomiques bien distincts. Entre le couple de jeunes parvenus, Sasha (Caroline Néron) et Carmine (Romano Orzari), celui formé par deux itinérants, Justine (Carinne Leduc) et Seb (Shawn Baichoo), et Decker (Frank Schorpion), un père éploré originaire de Calgary cherchant activement le meurtrier de sa fille à Montréal, aucun fil conducteur ne semble apparent. Lorsque

Justine découvre qu'elle est enceinte, une nouvelle qui est loin de réjouir son copain violent et jaloux, une dispute sanglante va rapidement assurer la convergence des destinées des cinq personnages, tous plus paumés les uns que les autres, peu importent leurs revenus ou leur statut social.

Il faut toujours posséder une certaine dose de foi cinéphilique pour adhérer à ces tours de passe-passe narratifs où même les plus grands (comme Robert Altman, un maître incontesté du genre) se sont parfois cassés les dents. Le film chorale permet de ratisser large sur le plan thématique et de faire de tous les personnages les figurines d'un jeu d'échecs, les possibilités de déplacement se révélant quasi infinies.

Jim Donovan s'amuse à pousser très loin ces combinaisons mais, à vouloir forcer le trait, le tout finit par manquer de cohésion, comme si le cinéaste s'était donné pour mission d'illustrer toutes les misères morales d'une grande ville — alors que ses héros se croisent comme s'ils habitaient tous le même petit village.

*3 saisons* réussit tout de même à masquer certaines de ses limites, entre autres budgétaires, offrant un passage du temps bien contrasté et multipliant les lieux de tournage, du condo de luxe aux bars mal famés en passant par la banlieue rassurante. Ces défis sont toutefois relevés au détriment d'un scénario qui aurait grandement gagné à être resserré, quitte à sacrifier quelques péripéties (l'errance du père éploré finit par trainer en longueur), alors que les interprètes semblent le plus souvent laissés à eux-mêmes, révélant chez certains leur cruel manque de technique de jeu. Avec beaucoup de candeur, Carinne Leduc s'impose sans trop de difficultés dans ce chœur d'éclipsés urbains.

Le Devoir

## Larmoyant dédale

SOUTH OF THE MOON

Réalisation: Antonio DiVerdis. Scénario: Antonio DiVerdis, Stephen Ryder. Avec John Ralston, Jake McLeod, Moya O'Connell, Daniel Richard Giverin. Image: Bruno Philip. Montage: David Di Francesco. Musique: Silent Blue. Québec, 2008, 108 min.

ANDRÉ LAVOIE

L'art du mélodrame repose sur un savant dosage d'événements plus ou moins tragiques ponctués par une musique de circonstance téléguindant les émotions du spectateur. Or la science de cet art relève souvent de l'alchimie...

Devant *South of the Moon*, on découvre assez vite que le réalisateur Antonio DiVerdis a voulu jouer à l'apprenti sorcier, cherchant à maîtriser tous les ingrédients du genre. Issu du milieu musical, à la fois comme auteur-compositeur-interprète et réalisa-

teur de vidéoclips, il accorde une grande importance à la musique: certains personnages ont presque toujours une guitare en bandoulière et, peu importe l'intensité dramatique, une chanson tire-larmes ou une quelconque ritournelle vient sans cesse faire tapissérie. Ou nous dire quand sortir notre mouchoir.

Cette décoration sonore opulente tranche avec la grisaille de ce milieu banlieusard vaguement montréalais, enrobé d'une persistante lourdeur hivernale. Elle est d'ailleurs en parfaite adéquation avec l'humeur des personnages, pour la plupart des êtres tourmentés par le passé, pour ne pas dire emmurés dans leurs souvenirs. Même le jeune Coleman (Jake McLeod) semble contaminé par cette atmosphère, faisant des rêves étranges autour d'une femme qu'il ne connaît pas et cherchant à fuir des parents qui ont du mal à se voir

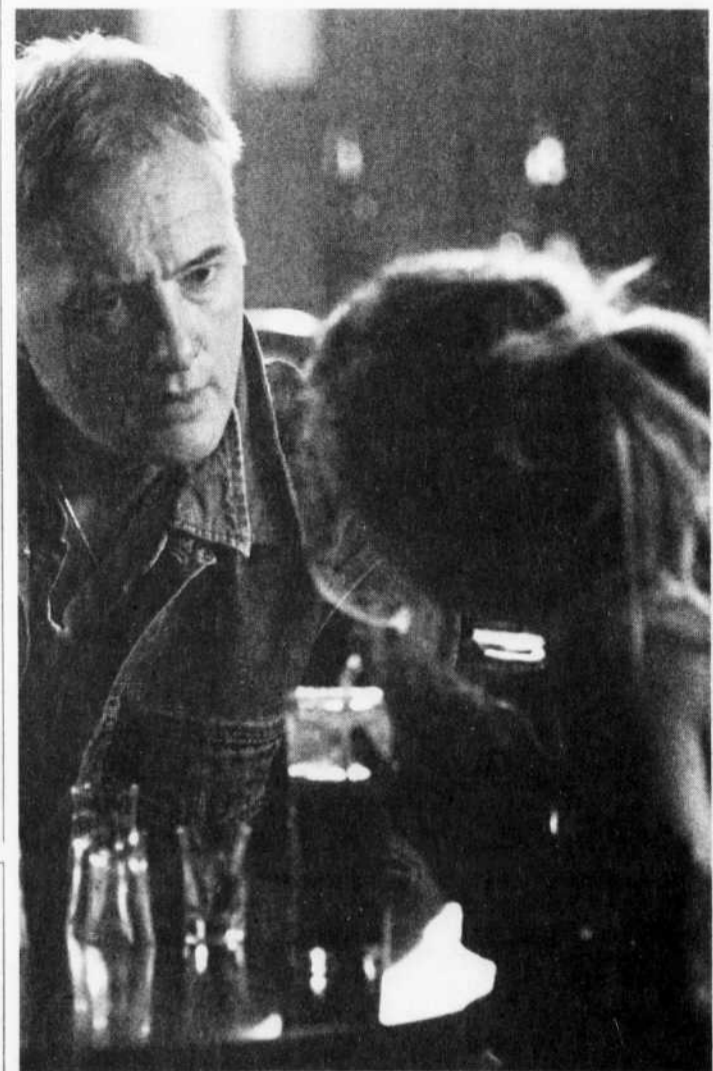
en peinture. C'est chez son oncle Matt (John Ralston) qu'il trouve un certain réconfort, musicien bohème porté sur la bouteille — ses racines irlandaises ne sont qu'une partie de l'explication... — et très fuyant devant les questions de son neveu sur ses amours d'antan. Ce qui ne l'empêche pas de se remémorer les moments forts, et douloureux, de sa relation avec Mary (Moya O'Connell), une belle Irlandaise qui va prolonger son séjour à Montréal pour lui. Après le départ de Coleman pour Vancouver avec l'équipe canadienne olympique de natation, cette absence fait éclater le dernier verrou d'un secret jusque-là bien gardé.

Avant d'en arriver à cette révélation qui n'en sera une que pour certains personnages, et encore, *South of the Moon* nous entraîne dans un dédale de situations larmoyantes, tels l'alcoolisme, la violence conjugale, le taxage à

l'école et autres vicissitudes de l'adolescence. Autant de petites tragédies qui s'amoncellent et finissent par neutraliser l'émotion plutôt que de l'amplifier, cette abondance embourbant un récit déjà lourd de symboles vaporeux et de revirements trop tragiques pour vraiment surprendre ou émouvoir.

Au milieu de ce fatras mélodramatique, les acteurs surnagent comme ils peuvent, avec une sincérité évidente chez les adultes et une bonne volonté manifeste de la part des adolescents, surtout Jake McLeod, parfois placé dans des situations à caractère sexuel quelque peu ridicules. Ces petites notes scabreuses seraient plus facilement pardonnables si *South of the Moon* gardait le cap: vers une certaine cohérence narrative et une plus grande rigueur dans le déballage des sentiments.

Collaborateur du Devoir

Les éclipsés urbains de *3 saisons*, de Jim Donovan

KRIS KRALIK

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
vous invite à assister à la conférenceLa science contre la littérature,  
tout contreprononcée par Jean-François Chassay, professeur titulaire  
au Département d'études littéraires de l'Université du Québec  
à Montréal et responsable de Sélectif, un groupe de recherche  
sur les liens entre science et littératureà l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
le mardi 27 janvier à 19 h475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Berril-UQAM  
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

www.banq.qc.ca

Bibliothèque  
et Archives  
nationales

Québec

FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA  
Sélection officielle

08 TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

EN COMPÉTITION DONOSTIA ZINEMALDIA  
FESTIVAL INTERNACIONAL DE CINE DE SAN SEBASTIAN 2008

CARINA CAPUTO  
CHARLOTTE LEGAULT

**DERRIÈRE MOI**

UN FILM DE RAFAËL OUELLET

13 À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE  
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
CINÉMAS ANGLES  
LE FORUM 22

# CINÉMA

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
ENTRE LES MURS / LAURENT CANTET (FESTIVAL DE CANNES PALME D'OR - 2005) 13h30 - 16h15 - 19h00 - 21h30

## Un Hostel catho

### MARTYRS

Scénario et réalisation: Pascal Laugier. Avec Morjana Alaoui, Mylène Jampanoi, Catherine Bégin, Patricia Tulasne, Robert Toupin, Juliette Gosselin, Xavier Dolan-Tadros, Isabelle Chassé. Photographie: Stéphane Martin, Nathalie Moliavko-Visotzky. Montage: Sébastien Prangère. Musique: Alex et Willie Cortés. France-Québec, 2008, 97 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

En lisant le résumé inclus dans le dossier de presse du film *Martyrs*, j'ai tout de suite pensé à *La Jeune Fille et la mort*, pièce d'Ariel Dorfman et film de Roman Polanski. Celui de Pascal Laugier prend pour postulat une jeune femme armée qui fait irruption chez une famille apparemment sans histoire, croyant reconnaître dans le mari et son épouse les bourreaux qui l'ont torturée dans son enfance.

Le film présenté ainsi, la parenté des prémisses entre les deux œuvres est manifeste. Or voilà, là où la première exploite avec finesse une situation riche de potentialités, la seconde lance des pistes, bifurque, s'égare puis s'écroule. Dommage, vraiment, car *Martyrs* intrigue, de prime abord. Un prologue bien troussé suscite l'intérêt. On assiste ainsi à l'évasion d'une gamine d'un vaste entrepôt désaffecté puis à sa pénible réadaptation dans un centre pour jeunes filles victimes de maltraitance (on songe à *Saint Ange*, œuvre précédente de Laugier). Nous sommes en 1971 et le réalisateur a eu l'idée heureuse de filmer ce passage comme un vieux *home movie*. Des ambiances prenantes de réalisme crasse puis d'onirisme inquiétant sont ainsi créées. Quinze ans plus tard, le traitement visuel se fait plus naturaliste pour une scène familiale de petit-déjeuner: fré-

rot taquine sœurlette, papa demande des comptes à fiston, maman prend le parti du premier... puis tout bascule.

J'aurais voulu aimer davantage ce drame d'horreur trop inégal. À l'heure où ce genre — pour lequel j'ai beaucoup d'affection — est sclérosé par une pléthore de mauvais *remakes* d'œuvres-cultes (*Texas Chainsaw Massacre*, *Halloween*, *My Bloody Valentine* et bientôt *Friday the 13th* et *Last House on the Left*) ou de films asiatiques (*The Ring*, *The Grudge*, *Shutter* et bientôt, sous le titre *The Uninvited*, *A Tale of Two Sisters*), *Martyrs*, d'après un scénario original (enfin!), laissait présager de bien bonnes choses. Certaines surviennent, mais pas assez.

À la caméra, Laugier est irréprochable et propose des cadrages expressifs. Les différents aspects plus techniques, tels les nombreux maquillages *gore*, sont impressionnants. Morjana Alaoui et Mylène Jampanoi sont en outre très persuasives. Les ennuis commencent vraiment quand le scénario délaisse la névrose de la seconde au profit des mésaventures de la première. Frontale, sanguinolente, mais empreinte d'une certaine ambiguïté, l'action évoque d'abord le ton et la manière de *Haute tension*, d'Alexandre Aja, avant de sombrer dans les mêmes affres de complaisance que les deux imbuables *Hostel*, d'Éli Roth. À ce stade, les différents retournements ont conduit le récit sur une avenue vaguement ésotérique qui ne convainc guère. C'est ambitieux, certes, mais la quantité effarante d'illogismes nécessaires à la progression narrative achève de tuer le potentiel du film. Je vous en épargne la liste, par égards pour ceux qui choisiront néanmoins de lui donner sa chance.

Collaborateur du Devoir



En portant à l'écran le roman touffu de Cornelia Funke, le réalisateur Iain Softley court comme une poule sans tête et semble tout du long ne pas savoir dans quelle direction.

## Peine perdue

### INKHEART

#### (CŒUR D'ENCRE)

De Iain Softley. Avec Brendan Fraser, Paul Bettany, Helen Mirren, Eliza Hope Bennett, Andy Serkis, Jim Broadbent. Scénario: David Lindsay-Abaire, d'après le roman de Cornelia Funke. Image: Roger Pratt. Montage: Martin Walsh. Musique: Javier Navarrete. Allemagne, Grande-Bretagne, États-Unis, 2008, 106 minutes.

### MARTIN BILODEAU

Nous avons tous déjà vu quelqu'un courir avec les bras si chargés que tout ce chargement menace de se renverser à tout moment sur le sol. Vous êtes à dix dollars près d'en voir un autre, en l'occurrence l'Anglais Iain Softley qui, en portant à l'écran le roman touffu de Cornelia Funke, court comme une poule sans tête et semble tout du long ne pas savoir dans quelle direction.

Au tout début, son récit nous emporte dans son mouvement impétueux. Mais on constate rapidement que ça ne pourra pas durer. Que le scénario, tout simplement, manque de mesure, de contrôle et de rythme. Il y a malgré cela quelques éléments

recommandables dans cette aventure d'un père (Brendan Fraser) et de sa fille adolescente (Eliza Hope Bennett) lancés à la recherche d'un roman campé au Moyen Âge, dont papa, autrefois, a libéré les personnages en faisant la lecture à haute voix, apprenant du coup qu'il possède un don très dangereux. Résultat: tandis que les vilains et les pas si vilains personnages, libérés des pages, prenaient le large, maman y était aspirée, pour n'en plus revenir.

Comment le livre rare s'est perdu, c'est là un de ces détails avec lesquels Softley refuse de s'encombrer. Toujours est-il que, dans un village alpin de bouquinistes, théâtre des premières scènes du film, l'ouvrage retrouvé déclenche une série de mésaventures pour le tandem, flanqué par intermittence d'un gentil cracheur de feu (Paul Bettany, la lumière du film) désireux de retourner dans le roman. Une grand-tante excentrique (Helen Mirren, qui en fait des tonnes) leur vient en



Même l'actrice Helen Mirren en fait trop...

aide, ainsi que l'auteur du livre en question (Jim Broadbent, aussi caricatural que ses caricatures imaginaires).

Softley, à qui on doit l'excellente adaptation du roman de Henry James *The Wings of the Dove*, mais également le négligeable *Skeleton Key*, jongle avec tellement d'éléments disparates, tellement de possibilités, que tout encombre son film et semble inséré de force dedans: une poursuite ici, un feu d'artifice là, avec quelques batailles mal mises en scène dans l'interval. Un élagage supplémentaire des éléments contenus dans le roman-source aurait sans

doute allégé la proposition, et permis au récit de couler plus naturellement, au cinéaste de voir sa main devant lui.

Peine perdue. On retrouve dans *Inkheart* cette absence de mesure et de direction qu'on reproche souvent aux euro-puddings, où l'accent est mis sur la direction artistique flamboyante et la distribution prestigieuse. De fait, ce sont là les principaux atouts de cette production allemande (si, si), cofinancée avec la Grande-Bretagne et les États-Unis. Ça fait beaucoup de producteurs, donc plus de chefs que d'Indiens sur le plateau. Iain Softley, ça se confirme, en avait plein les bras. Et ça l'a de toute évidence empêché de nous en mettre plein la vue.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SEVILLE

Dans *Martyrs*, une jeune femme armée fait irruption chez une famille, croyant reconnaître dans le mari et son épouse les bourreaux qui l'ont torturée dans son enfance.

UNE EXCELLENTE IDÉE CADEAU POUR LA SAINT-VALENTIN

INSTITUT DU CANCER DE MONTRÉAL

## CONCERT CONTRE LE CANCER

13 février 2009 à 20 h  
Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Yannick Nézet-Séguin, l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, le Chœur de l'Orchestre et deux voix québécoises exceptionnelles: La soprano Gianna Corbisiero et le ténor Marc Hervieux, interprètent des duos et des airs d'amour de Mozart et d'autres grands maîtres de la musique classique.

BILLETTS: 30, 45 ET 60 \$ EN VENTE À LA PLACE DES ARTS

CONCERT-BÉNÉFICE DE L'INSTITUT DU CANCER DE MONTRÉAL. BILLETTS DE 100 \$ ET PLUS ASSORTIS D'UN DON À L'ICM AVEC REÇU AUX FINS D'IMPÔT: 514.890.8213 info@icm.qc.ca www.concertcontrelecaner.com

laplacedesarts.com 514.842.2112 / 1.800.942.2112

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal Yannick Nézet-Séguin

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

10 NOMINATIONS dont Meilleur Film  
**slumdog millionnaire** VOA sur deux écrans! Métro Place des arts - Autobus 60 / 129 3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

8 NOMINATIONS dont Meilleur Acteur  
**MILK** VO+STF

2 NOMINATIONS dont Meilleur Acteur  
**THE WRESTLER** VO+STF

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

RIJDM

\*\*\*\* Bernard Porusse - The Gazette  
\*\*\*\* « Captivant de la première à la dernière minute... » Denise Martel - Le Journal de Québec  
\*\*\*\* « Intelligent [...] une fable touchante sur l'espoir et la rédemption... » Mario Cloutier - La Presse

afson  
カブールの魔術師

PHILIPPE BAYLAUCQ

## Le MAGICIEN de KABOUL

La paix du monde passerait-elle par la paix du cœur?

www.onf.ca/le-magicien-de-kaboul

Une production d'InformAction en coproduction avec l'Office national du film du Canada

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS 3536, boulevard Laurier, Montréal (514) 842-2200

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Média

## PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 13 au 19 janvier 2009

- 1 APPALOOSA
- 2 PLANÈTE TERRE Série complète
- 3 THE DARK KNIGHT
- 4 LOST Saison 4
- 5 LES PARLEMENTERIES
- 6 MAMMA MIA!
- 7 DON JUAN
- 8 CARDIO LATINO 2 Nathalie Lambert
- 9 RAFFERMISSEMENT TOTAL Karine Larose
- 10 QUÉBEC 1608-2008 SOUVENIRS DU 400<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE
- 11 COFFRET LA PETITE VIE
- 12 GREY'S ANATOMY Saison 3
- 13 MATCHS MEMORABLES DANS L'HISTOIRE DES CANADIENS
- 14 WALL-E
- 15 HI-LO CARDIO DANSE Nathalie Lambert
- 16 CLÉMENCE DESROCHERS Clémence à cœur ouvert
- 17 BATTLESTAR GALACTICA Saison 4
- 18 FRED PELLERIN Comme une odeur de muscles
- 19 YOGALATES - CORPS TONIFIÉ - STRESS Karine Larose
- 20 CÉLINE SUR LES PLAINES

# CINÉMA



François Bégaudeau joue son propre rôle de professeur dans *Entre les murs*, de Laurent Cantet.

## L'école comme impuissance collective

### ENTRE LES MURS

Réalisation: Laurent Cantet. Scénario: Laurent Cantet, François Bégaudeau, Romain Campillo, d'après le roman de François Bégaudeau. Avec François Bégaudeau, Nassim Amrabt, Laura Baquela, Cherif Bounaidja Rachedi, Juliette Demaille, Dalla Doucoure, Arthur Fogel, Vincent Caire, Olivier Dupeyron, Patrick Dureil, Julie Athenol. Image: Pierre Milon, Geneviève Bujol, Georgi Lazarevski. Montage: Robin Campillo, Stéphanie Léger.

### ODILE TREMBLAY

**P**almé d'or à Cannes, primé aux Lumières, en nomination aux Oscars pour le meilleur film en langue étrangère, voici *Entre les murs* de Laurent Cantet, lancé comme une comète. Les enjeux pédagogiques qu'il soulève aussi.

Le cinéaste de *L'Emploi du temps* et de *Res-sources humaines*, ses deux meilleurs films, ouvre ici brillamment une porte, presque un œil indiscret, sur une salle de classe française en mosaïque culturelle. Figure centrale: celle de François Bégaudeau, derrière le roman en amont (adapté de ses propres expériences d'enseignant). Le voici par surcroît coscénariste du film et interprète principal (l'enseignant). Mais Cantet parvient à donner à cette œuvre chorale, campée par des non-professionnels, une fluidité et un souffle de vie qui procurent au spectateur l'impression de regarder un documentaire.

La façon dont le cinéaste est parvenu à dé-tendre ses interprètes au point de leur faire oublier la caméra relève de la haute voltige. Car ces jeunes élèves de toutes origines sont prodigieux

de naturel. Quant à François, le prof qu'incarne Bégaudeau, il conserve une distance ironique qui le protège, mais l'empêche aussi de plonger au cœur de ses ténèbres pédagogiques. Bien sûr, le cancre, l'agitateur, la bonne élève, etc., sont au poste, mais avec des nuances, des drames, des rires et des pleurs, qui les libèrent de l'archétype.

Les thèmes abordés sont capitaux et visent tout l'Occident. Comment concilier transmission de connaissances à un groupe hétéroclite qui provient de traditions diverses, éloignées du fameux tronc culturel? Un fossé s'ouvre et se creuse, béant, devant nos yeux.

Le film, réalisé avec une vraie rigueur, construit comme un suspense, offre une sorte de huis clos à l'intérieur de l'enceinte de l'école, mais surtout de cette classe agitée, où les rapports entre enseignant et élèves prennent tour à tour des tons de comédie, d'affrontement ou de vraie violence. On ne s'ennuie pas dans cette classe-là. *Entre les murs* est parsemé de moments forts, parfois déchirants: la prise de bec entre l'enseignant et deux filles de la classe, sur un dérapage de paroles, mais surtout le drame d'un ado envoyé au conseil de discipline devant sa mère qui ne parle pas français. Dialogue coupé. Ponts écroulés. Rien ne va plus.

Le film se clôt sur une note sombre, celle d'une impuissance collective. D'ailleurs, l'enseignant baisse un peu les bras. Que faire? La question reste en suspens, mais cet important film-constat possède l'immense mérite de l'avoir posée de manière frontale.

Le Devoir



On ne s'ennuie pas dans cette classe-là.

## Un affrontement trop simpliste

### DERRIÈRE MOI

Réalisation et scénario: Raphaël Ouellet. Avec Carina Caputo, Charlotte Legault. Image: Pascal L'heureux, Raphaël Ouellet. Montage: Raphaël Ouellet.

### ODILE TREMBLAY

**A**près *Le Cèdre penché*, Raphaël Ouellet signe son second long métrage, *Derrière moi*. Le cinéaste québécois, qui tourne avec des budgets restreints, aime pointer sa caméra sur la campagne. Il aime aussi brosser des portraits de femmes. Sa démarche est personnelle, son style, impressionniste. Mais *Derrière moi* ne possède pas l'atout de la force d'interprétation des actrices du *Cèdre penché*. Ni les moments de grâce du premier scénario.

Raphaël Ouellet est un créateur d'ambiances. *Le Cèdre penché* comportait quelques très jolies scènes (la cigarette sur la plage, l'enregistrement du disque des sœurs). *Derrière moi*, sur des images souvent belles et vivantes, campe son duo féminin dans un petit village. Une Montréalaise déléguée et perverse vient y débaucher une jeune campagnarde en l'initiant aux joies des *partys*, afin de l'entraîner dans le red light de la métropole. Le film aborde les rites de passage de l'adolescence à la vie adulte, et les émois de l'ingénue, manipulée par une femme plus vieille et aguerrie, offrent à *Derrière moi* ses segments les plus sensibles. D'ailleurs, Charlotte Legault, l'interprète de la jeune fille de 14 ans, s'avère souvent touchante, malgré un jeu inégal.

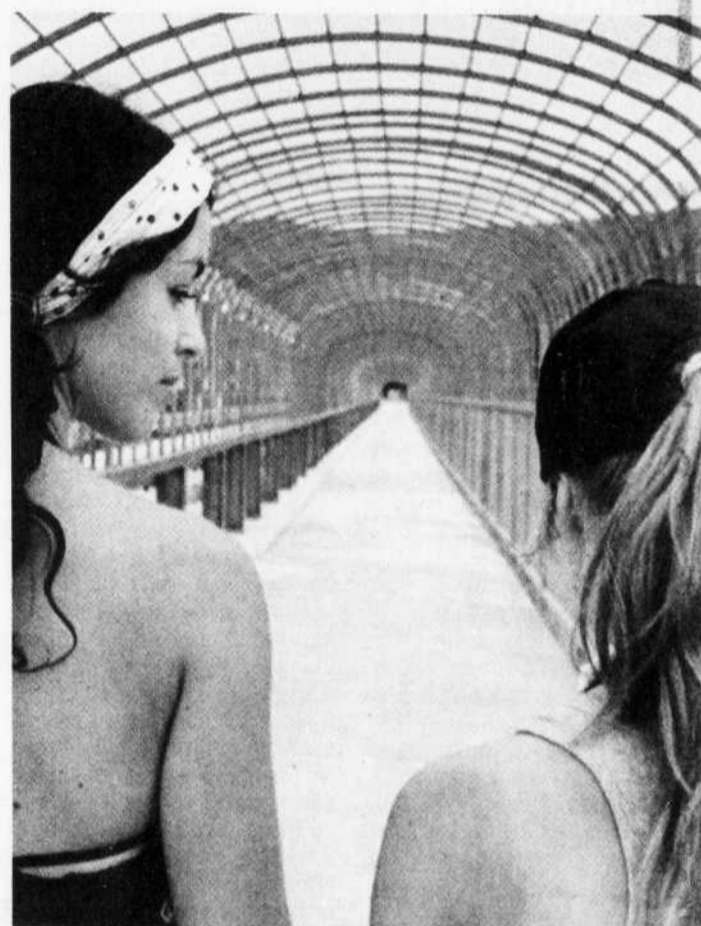
Un *party*, des plages d'apaisement entre les deux protagonistes dégagent une sensibili-

té. Mais les dialogues se révèlent vraiment faibles et la musique, parfois plaquée pour faire effet, surtout dans la partie road-movie.

Quant au personnage de Betty, incarné par Carina Caputo, il apparaît trop monolithique et l'actrice hérite d'une trop faible marge de manœuvre pour convaincre. Avec davantage de contradictions, sa figure eût gagné en complexité et en intérêt. Du coup, le scénario s'en serait trouvé

enrichi. Tel quel, l'affrontement devient trop simpliste: la brune maléfique versus la blonde candide et victime. Quoique la brune en question rêve de changer sa trajectoire et se sert de l'adolescente pour se dépêtrer du milieu. Le film aborde aussi la trahison et dénonce bien sûr la prostitution juvénile. Mais ce thème prometteur nous laisse sur notre faim.

Le Devoir



Carina Caputo et Charlotte Legault dans *Derrière moi*, de Raphaël Ouellet

## EN NOMINATION AUX OSCARS MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

### PALME D'OR FESTIVAL DE CANNES - 2008 MEILLEUR FILM

«Le jeu des personnages et l'écriture sont magiques. C'est un film provoquant et très généreux qui nous a tous touchés profondément. C'est un cadeau d'un puissant optimisme.»

Sean Penn, Président du Jury - Festival de Cannes 2008

«Une leçon de vie et une leçon de cinéma. 10/10 pour Cantet.»

Martin Bilodeau, Le Devoir

«Ce très beau film offre un portrait de société saisissant. Un film magique.»

Marc-André Lussier, La Presse



«Une fascinante incursion dans une école secondaire.»  
Manon Dumais, Voir

«Extraordinaire! Brillant!»  
Odile Tremblay, Le Devoir

## entre les murs

un film de laurent cantet

SONY PICTURES CLASSICS

métropole



**PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!**

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT STARCITÉ MONTREAL | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE | MÉGA-PLEX GUZZO | MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CINÉMAS FORTUNE STARCITÉ HULL

CINÉMA PINE STE-ADÈLE | CINÉMA CARTIER | CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BEAUPORT | VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS | CINÉMAS AMC LE FORUM 22 | EX-CENTRIS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

WWW.ENTRELESMURS.CA